This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

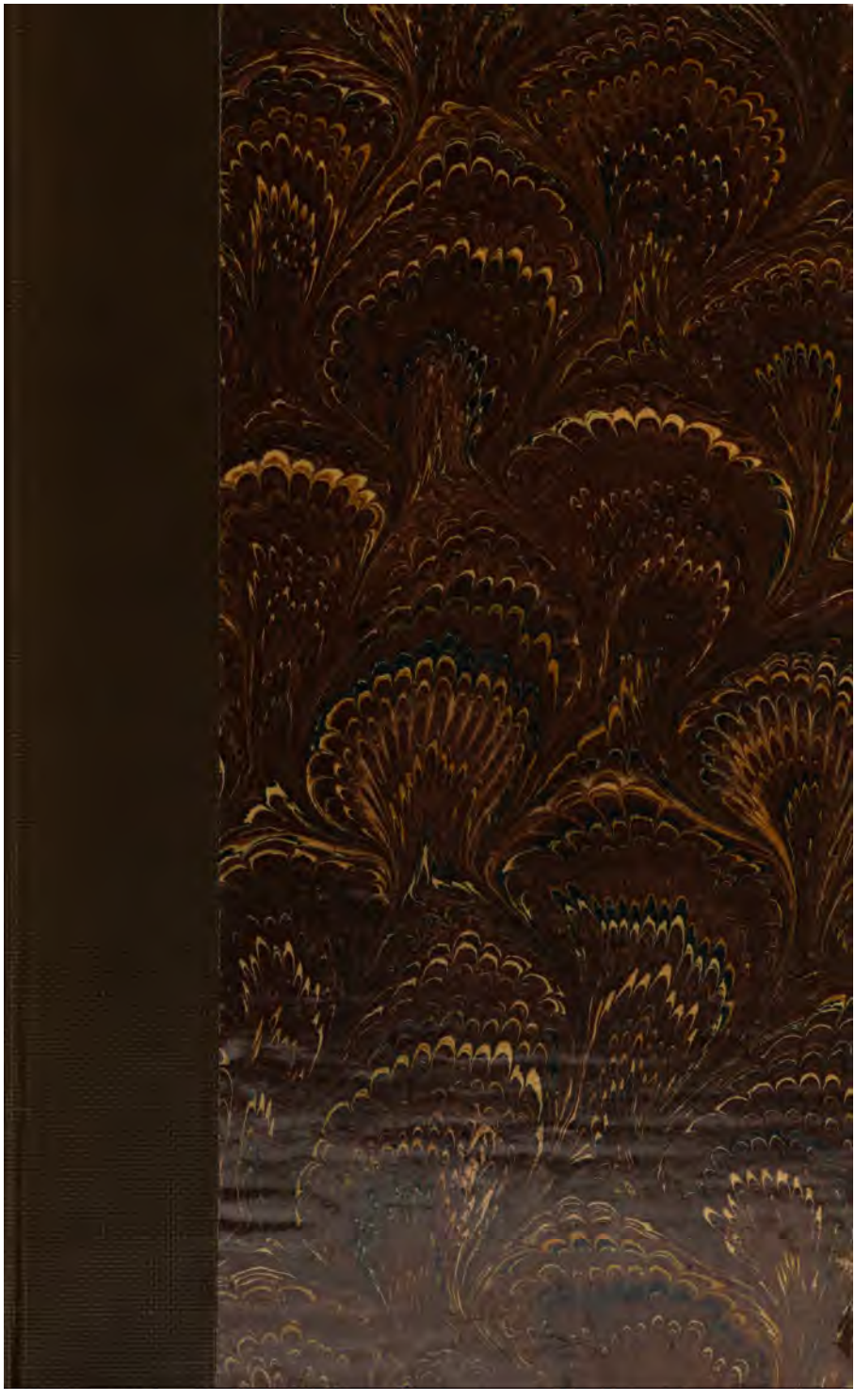
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Vet. Fr. II B. 6

LES MÉPRISES,

OU

LES ILLUSIONS DU PLAISIR.

SECONDE PARTIE.

Vet. Fr II B. 6

LES MÉPRISES,

OU

LES ILLUSIONS DU PLAISIR.

SECONDE PARTIE.

Vet. Fr II B. 6

LES MÉPRISES,

OU

LES ILLUSIONS DU PLAISIR;

LETTRES

DU COMTE D'ORABEL,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE SA VIE:

Rédigées & mises au jour par M. NOUGARET.

Le bonheur! A nos yeux l'illusion l'annonce;
L'illusion l'emporte & s'enfuit loin de nous.
VOLTAIRE, Dom Pèdre, *Trag.*

SECONDE PARTIE.

A BERLIN,
Et se trouve à PARIS,
Chez Jean-François BASTIEN, Libraire,
rue du petit-Lion, Fauxb. St.-Germain.

M. DCC. LXXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 JAN 1961
OF OXFORD
LIBRARY

LES MÉPRISES,

OU

LETTRES

DU COMTE D'ORABEL.

Seconde Partie.

LETTRE PREMIÈRE.

*Le Comte d'*ORABÉL *au Baron de* VRINIAC.

Le nouveau déſagrément que je viens d'avoir, achève de me dégoûter pour toujours de la carrière des

Lettres en me rendant à une grande partie de jeu, l'envie m'a pris d'aller faire une visite au Président de Montes. Tu sais qu'il réunit à une infinité de connoissances l'amour des Arts, & que son immense Bibliothèque contient tous les livres nouveaux. Il tenait à la main une brochure, & ne m'a pas plutôt apperçu, qu'il s'est écrié : — » Venez, que je vous fasse » partager mon indignation ; voilà un » ouvrage pitoyable ! l'Auteur y dé- » raisonne à chaque page ». — J'ai jetté les yeux sur cet écrit si sévèrement jugé, & j'ai frémi en reconnaissant celui que je viens de mettre au jour. Tu te doutes que je n'ai eu garde de trahir mon secret. Mes entrailles paternelles se sont émues, je n'ai pu voir déchirer le fruit de mes veilles sans prendre doucement sa défense. J'ai déclaré que j'avois lu aussi ce livre, & qu'il ne m'avait

point paru si mauvais. — « Com-
» ment, a repris mon homme avec
» chaleur, il n'en existera jamais
» de plus détestable. Je suis étonné
» qu'un homme d'esprit tel que
» vous, approuve de pareilles absur-
» dités. Mais sans doute que vous
» êtes trop indulgent, & que les
» fautes dont fourmille cette insi-
» pide production, vous sont échap-
» pées. Je vais vous en montrer
» quelques-unes, car il serait trop
» long de vous les présenter tou-
» tes. Je veux que vous pensiez
» comme moi ». — Alors l'impitoyable critique m'a fait part de ces remarques, & prétendait que j'applaudisse à chaque trait qu'il lançait contre le pauvre Auteur. Juge si j'étais à mon aise pendant ce cruel examen; je souffrais d'autant plus, que quelques-unes de ces observations étaient très-justes. Envain j'ai

tâché de détourner la conversation, le bourreau ne m'a pas fait grace d'une ligne. Ne sachant comment terminer ce fâcheux entretien, je me suis déterminé à dire comme lui; mais il a trouvé que je ne parlais point avec assez de mépris du livre qu'il censurait; & à chaque fois qu'il m'arrivait de me faire la violence de prononcer ces mots : Je conviens que ceci est faible, que cela ne vaut pas grand chose; il s'écriait : Ajoûtez une épithète plus forte. Enfin, craignant qu'il ne me soupçonnât d'être le père de ce malheureux ouvrage, je me suis sauvé de chez lui en donnant au diable & le livre & l'Auteur : mon homme enchanté m'a conduit jusqu'à la porte de la rue, en claquant des mains & en me félicitant de la justesse de mon goût.

Trouve, tant que tu voudras,

cette aventure plaiſante ; pour moi j'avoue que je n'ai point envie d'en rire : toute ma conſolation eſt d'être bien ſûr qu'il ne m'en arrivera jamais de pareilles.

LETTRE II.

LA maiſon où nous tenions notre Académie de jeu n'appartient plus à ſon Maître; il s'eſt aviſé de la jouer pour reſſource dernière, & l'a perdue, ainſi que toute ſa fortune. Je ne ſais ſi je t'ai dit le nom de cet homme ſi malheureux? C'eſt M. de Contard, eſtimable par ſon eſprit, par la bonté de ſon cœur, & aimé de tous ceux qui le connaiſſent. Il n'a pu réſiſter à la frénéſie qui ruine ici tant de familles. Je l'ai vu ſouvent après ſon dîner jouer aux dez une centaine de louis. Sa femme n'a jamais contrarié un paſſe-tems ſi dangereux, car elle eſt animée de la même paſſion. Il ne reſte plus à l'infortuné Contard que ſon Office de Conſeiller...., mais

il ſera obligé de s'en défaire, tant à cauſe de ſa conduite peu circonſpecte, qu'afin de payer une partie de ſes créanciers. Si tu voyais comme ils ſont changés depuis leur déſaſtre ! Cet homme dont l'embonpoint annonçait une ſanté vigoureuſe, eſt devenu tout-à-coup d'une maigreur effrayante; ſa femme, aſſez jolie & ſur-tout très-coquette, ſemble avoir vieilli de dix ans, & néglige abſolument ſa parure. Ils ſeront réduits, je crois, à ſe retirer dans une petite métairie, à quelques lieues de Bordeaux. Puiſſent-ils y trouver le repos, dont ils n'ont jamais joui dans leur opulence !

Quelque cataſtrophe pareille me forcera-t'elle de chercher, dans une retraite obſcure, le bonheur que juſqu'à préſent mes paſſions ont éloigné de moi, tout en me flattant de

me le procurer ? Je joue encore ; mais ce n'eſt plus avec la même ardeur ; je ne demande plus qu'à rattrapper une partie de mes pertes.

La belle & intéreſſante Madame de Grinmas n'a pu adoucir le dieu du haſard : on voit bien que cette divinité eſt aveugle, car ſi elle n'avait un bandeau furieuſement épais ſur les yeux, pourrait-elle s'empêcher de combler de richeſſes une perſonne auſſi aimable ? J'ai la confiance de Madame de Grinmas, ſans que j'aye rien fait pour la mériter. Elle m'a raconté l'autre jour que ſon mari, dont elle eſt idolâtrée, n'avait point encore oſé lui refuſer l'argent qu'elle demandait ; mais qu'il commençait à murmurer de ſes pertes continuelles, & qu'il lui repréſentait le tort irréparable qu'elle feſait à la fortune de leur fils unique. Je l'ai conſolée ſans

peine en lui obſervant qu'il ne fallait qu'un ſeul inſtant pour qu'elle n'eût plus à ſe plaindre du ſort ; & je lui ai conſeillé de triompher alors d'une paſſion qui peut devenir funeſte. Elle m'a aſſuré que c'était auſſi ſon deſſein, & s'eſt livrée à la joie, dans l'eſpoir d'un heureux avenir. L'eſpérance eſt la conſolation des mortels, & ſur-tout des joueurs.

LETTRE III.

Ah, mon ami! je ſuis tout troublé encore de l'aventure qui vient de m'arriver. Il y eut hier une fête magnifique à l'Hôtel du Gouvernement, où tous les maſques eurent la liberté d'entrer & de jouer dans différentes ſalles. J'étais le Banquier d'une des tables de Pharaon; deux Maſques en domino noir s'en approchèrent, & l'un me demanda, d'une voix émue, ſi je voulais tenir de très-groſſes ſommes. J'acceptai ſon offre; & il ne mettait pas moins de cent louis ſur chaque carte. Sa témérité n'eut pas un heureux ſuccès, j'eus preſque toute la nuit un bonheur étonnant; en ſorte que je gagnai plus de cinquante-mille francs au domino noir, qui me parut

ſoutenir ſes pertes avec beaucoup de ſang-froid. Son compagnon ne montrait pas tant de Philoſophie; à chaque revers, il frappait du pied, levait les yeux au ciel, & pouſſait un cri de fureur. C'en eſt aſſez, me dit le Maſque qui ſemblait ſe modérer; vous devez être content; nous nous reverrons une autre fois, & peut-être trop tôt pour vous. Il s'éloigna en prononçant ces mots, & amena avec peine ſon compagnon, dont l'agitation n'avait fait qu'augmenter, & qui témoignait vouloir me parler. Sans ſonger davantage à ces inconnus, mais plaignant ſeulement leur malheur, je reſtai encore quelque tems dans la ſalle, & ne me retirai qu'avec les derniers Joueurs. J'allais monter en carroſſe, quand un des Maſques au domino noir, me tirant par derrière, me pria très-poliment de

paſſer dans un endroit, où il y eût moins de monde. Ne voyant aucun inconvénient de lui donner cette ſatisfaction, j'entrai dans une ſalle baſſe du Gouvernement. — » Vous m'avez enlevé les trois » quarts de ma fortune, me dit-il » alors; il ne vous reſte plus qu'à » m'arracher la vie. Si vous êtes » homme de cœur, muniſſez-vous » d'une épée, & trouvez-vous de- » main, vers les neuf heures du » ſoir, dans l'allée de Tourni. » — Je me propoſais de repréſenter à cet homme, que lorſqu'on voulait courir les haſards du jeu, il fallait ſe ſoumettre aux caprices de la fortune, & non pouſſer la fureur juſqu'à former le projet de couper la gorge à celui qui avait eu le bonheur de nous gagner; mais il s'écria : — » Pluſieurs motifs me » portent à deſirer de me battre

» avec vous; reconnoiſſez-moi; » — & arrachant ſon maſque, il m'offrit les traits de l'Officier que j'avois ſurpris dans les bras de l'indigne de Bligny. L'autre domino noir augmenta dans ce moment ma ſurpriſe; il ſe jetta entre nous deux, & ſe démaſquant auſſi, il me cria d'une voix qui pénétra juſqu'à mon cœur : — » Non, c'eſt moi qui » ſaurai me venger; regarde, & frémis ». Je levai les yeux, & je reconnus la perfide de Bligny elle-même. Immobile entre ces deux perſonnes qui m'ont cauſé de ſi violens chagrins, je gardai un profond ſilence; & la Bligny reprit : — » Je » me flattois que nous t'aurions ruiné » cette nuit; dans cet eſpoir, j'ai » excité mon mari à riſquer la plus » grande partie de notre fortune : » la paſſion que tu as pour le jeu » devait faire triompher une femme

» outragée. Le ſort en décide au-
» trement ; mais je ſaurai te punir
» de l'affront que tu m'as fait & du
» haſard qui te rend poſſeſſeur de
» mon bien : nous ne verſerons point
» ton ſang, tu vivras pour éprouver
» des tourmens pires que la mort, &
» pour te repentir de m'avoir dédai-
» gnée ». — J'allais la déſarmer d'un ſeul mot, mais ſans vouloir m'entendre, elle s'eſt promptement éloignée avec ſon mari : je les ai perdus de vue dans la foule qui rempliſſait les cours. Elle m'aimoit donc, puiſqu'elle eſt ſi ſenſible à la prétendue offenſe que je lui ai faite ! Ah ! que n'a-t'elle reçu la lettre que je lui écrivis après que mon cœur eut été déchiré pendant deux jours & par les ſentimens de l'amour & par ceux de l'honneur ! Elle ſauroit du moins tout l'empire qu'elle avait ſur moi..... Dois-je regretter une

femme infidelle & capable de méditer les plus noirs projets?..... Tout ce qu'elle m'a dit prouve moins une âme atroce, que l'erreur où elle eſt, & le déſeſpoir que lui inſpirent ſes pertes au jeu... Pourquoi a-t'elle diſparu comme un éclair! Je lui aurais rendu tout l'argent qu'elle a eu tort de riſquer. Encore ſi je ſavais ſa demeure! Perſonne n'a pu m'en informer... Je ſens que je ne l'aime plus avec tranſport, mais que ſes charmes ont fait dans mon âme une impreſſion qui ne s'effacera jamais entièrement.

LETTRE IV.

Le Jeu ne m'inſpire plus que de l'horreur, je le déteſte, je l'abhorre ; il avilit, il dégrade l'humanité ; je ne fouillerai plus mon cœur par les paſſions qu'il fait naître. La raiſon m'éclaire un peu tard, & j'aurai long-tems à rougir d'avoir fermé les yeux à ſa lumière..... Que dis-je ! ſi je ſors enfin de ma funeſte erreur, c'eſt parce que je connais l'abîme où je m'étais plongé ; les conſeils de la ſageſſe ne m'ont point arrêté ſur ſes bords : j'ai cédé lâchement au vice, je ne me réveille qu'effrayé du danger que j'allais courir. Eſt-ce à moi, qui frémis de ma honte, de mon ignominie, eſt-ce à moi de prétendre à la moindre vertu ? Apprends

que j'ai perdu dans une nuit tout ce que je poſſédais d'argent comptant, près de ſoixante-mille francs ſur ma parole, &, ce qui me déſeſpère bien davantage, les ſommes que j'avais gagnées à l'époux de Madame de Bligny, & que je m'étais tant promis de lui conſerver. Mais je réparerai ma criminelle faibleſſe; je vais vendre une de mes terres, & je mettrai en réſerve ce qui me reſtera quand j'aurai payé la dette que m'a fait contracter l'horrible paſſion du Jeu..... O mon ami! je ſuis encore coupable d'une autre indignité. Hier matin, avant cette nuit fatale, ou plutôt cette heureuſe nuit qui me ramène de mon égarement; hier matin j'ai vu paraître dans mon cabinet Madame de Grinmas; la confuſion, la douleur, & l'embarras d'une pudeur timide lui prêtaient de nouvelles grâces.

Elle a voulu me faire part du motif qui la conduiſait chez moi, & des ſoupirs lui ont coupé la parole, des larmes ont coulé ſur ſes belles joues. Attendri, partageant ſes peines, je me ſuis mis à ſes genoux, je l'ai conjurée de m'apprendre la cauſe de ſa profonde triſteſſe, & lui ai proteſté que je ſerais trop heureux ſi je pouvais lui être utile. Mes promeſſes l'ont un peu conſolée, elle a paru plus calme, & m'a dit en rougiſſant, qu'elle avait perdu deux-cens louis ſur ſa parole, qu'elle venait me prier de lui prêter, n'oſant point les demander à ſon mari; mais qu'elle me les rembourſerait au premier jour ſur une rente qu'elle devait toucher. Pendant qu'elle m'exprimait la confiance qu'elle avait en moi, je ſongeais à m'en rendre indigne, en conſidérant combien elle était belle,

& que je ne trouverais peut-être plus l'occaſion qui ſe préſentait, ſi j'avais la mal-adreſſe de la négliger : je n'ai point été retenu par le reſpect qu'inſpire une femme vertueuſe & infortunée. J'ai ôſé lui dire avec une effronterie dont je ne me ſerais jamais cru capable, que je lui prêterais les deux-cens louis, ſi elle daignait avoir des bontés pour moi. A ces mots, elle a voulu me fuir avec horreur, mais je l'ai retenue, & lui ai tellement exagéré l'amour dont je brûlais pour elle, & l'importance du ſervice que j'étais prêt à lui rendre, qu'elle m'a écouté avec moins d'indignation. Enfin, abuſant de la démarche où ſon eſtime pour moi & ſa ſituation l'avaient entraînée, j'ai triomphé de ſa réſiſtance & de ſes ſcrupules, j'ai dérobé des plaiſirs imparfaits, puiſqu'ils n'étaient point accom-

pagnés de ce tendre ſentiment où ſe livre une amante & qui en eſt le charme le plus délicieux ; ma victoire, honteuſe pour un homme qui a quelque délicateſſe, était digne d'un Financier qui ſe croirait heureux par des faveurs achetées au poids de l'or. Je me ſuis apperçu que Madame de Grinmas a reçu en frémiſſant les deux-cens louis, & que lorſqu'elle s'eſt retirée, ſon viſage était baigné de larmes. Elle eſt ſûrement en proie aux remors, & déteſte juſqu'à mon nom..... Que je me fais auſſi de reproches! J'avoue qu'elle ne doit plus me regarder qu'avec mépris.....

O ciel! Que viens-je d'apprendre! Elle me renvoie mon argent avec un billet qui me glace d'effroi..... Elle n'a pu ſurvivre à l'oubli momentané de ſes devoirs, elle s'eſt empoiſonnée..... Lis ce billet fu-

neſte, & vois que je ſuis le plus vil & le plus coupable des hommes.

Billet de Madame de Grinmas.

» QUAND vous recevrez cet » écrit, je ne ſerai plus : la mort » m'a paru moins affreuſe que l'i- » dée d'avoir manqué à mon mari, » à la vertu que je chériſſais..... » Voilà donc où m'a conduite la » paſſion du Jeu!..... Je vous » renvoie vos deux-cens louis.... » Plût au ciel que je ne les euſſe » jamais reçus!.... Mon Dieu ! Je » me jette dans ton ſein, tu daigne- » ras pardonner les faibleſſes d'une » femme égarée ».

LETTRE V.

TES offres généreuſes me font reconnaître un ſincère ami. Quoi ! tu me preſſes d'accepter cinquante-mille francs, que tu es ſûr d'emprunter à Paris. Mille remercîmens, cher de Vriniac, je ne veux point abuſer de ton amitié. J'ai pris des arrangemens pour remédier aux triſtes ſuites de mes folies, & je t'avertis que je te renverrais ton argent ſi tu t'obſtinais à me le faire paſſer, ainſi que tu m'en menaces. Tout ce que je te demande, c'eſt de m'aimer & de me plaindre, malgré l'excès de mes égaremens. Mes larmes n'ont point encore ceſſé de couler. Eh ! puis-je trop pleurer la femme reſpectable dont je cauſe la mort ? Sans moi elle ferait en-

core le bonheur d'une famille plongée maintenant dans la douleur ; on ne la plaindrait que d'éprouver une paſſion dont elle était loin de prévoir les dangers : la pureté de ſes mœurs n'en ſerait pas moins admirée. C'eſt moi qui ai détruit l'unique ſatisfaction qui lui reſtait, celle de conſerver une vertu chaſte : je ſuis le barbare qui ai préparé le poiſon dont elle a terminé ſes jours.... Malheureux ! ne connaiſſais-tu pas aſſez de femmes mépriſables, faites pour recevoir tes careſſes, ſans porter des vœux criminels juſqu'à une épouſe fidelle, qui te croyait ſuſceptible de ſentimens d'honneur ? Je le vois, le vice veut corrompre tout ce qui l'approche ?... C'eſt mériter trop long-tems le mépris des perſonnes honnêtes, c'eſt me débattre trop long-tems entre les paſſions honteuſes qui me dégradent,

& la ſageſſe qui élèverait mon âme ; je ne veux plus avoir à rougir à mes propres yeux. Mais comment redeviendrai-je un citoyen eſtimable ? En ne craignant plus de ſoumettre ma liberté au joug néceſſaire de l'hyménée ; en rempliſſant le vœu de la Nature & la loi fondamentale de la ſociété ; en donnant le jour à des héritiers de mon nom, qui ſeront utiles à la Patrie. Oui, mon erreur ſe diſſipe ; j'abjure le célibat ſcandaleux que j'avais embraſſé ; il m'évitait les inconvéniens indiſpenſables du mariage, mais qu'il était loin de m'en offrir les douceurs ! J'aurais été comme étranger ſur la terre ; perſonne n'aurait formé des vœux pour que le ciel prolongeât ma vie : elle eût, au contraire, été un ſupplice pour mes proches, impatiens de poſſéder mon héritage. Lorſque j'aurais langui ſous les glaces de la

la vieilleſſe, je n'euſſe vu autour de moi que des gens intéreſſés à ma mort, murmurer tout bas contre les derniers inſtans de mon exiſtence : au-lieu qu'une compagne auſſi belle que ſage, me conſolera dans les peines de la vie, me fera oublier, par ſes ſoins, les maux qui affligent l'humanité. Je verrai mes enfans me bénir, m'appeller du doux nom de père ; leur enfance aura fait mes délices ; leur adoleſcence, fera ma conſolation ; leurs mains careſſantes fermeront ma paupière ; & je mourrai, entre leurs bras, comblé d'une joie pure. Cette image enchantereſſe de la félicité parfaite des bons Citoyens, ranime mon âme qui languiſſait dans de triſtes jouïſſances ; elle me fait ſoupirer après le fortuné moment où le titre ſacré d'époux me rendra cher à la Patrie & me fera éprouver la douceur d'ê-

tre enfin ſatisfait de moi-même. Mais où trouverai-je celle que l'amour & la raiſon doivent unir à mon ſort? Puis-je me flatter de réuſſir dans un choix d'où dépend le bonheur de ma vie?

LETTRE VI.

O mon ami! le plus heureux haſard me l'a procurée, cette perſonne aimable & vertueuſe qui va combler tous mes vœux, qui va me faire goûter les charmes d'une union fondée ſur la ſageſſe, & mille fois préférable à celle que forme le caprice ou le crime. Je me hâte de t'inſtruire des circonſtances auxquelles je devrai ma tranquillité & mon bonheur. Le Vicomte d'Oſcar eſt venu me prier d'aſſiſter à la priſe d'habit d'une de ſes filles, que je n'avois jamais vue, qui allait ſe conſacrer à une retraite éternelle dans l'un des couvens de cette Ville. Je me ſuis rendu par pure complaiſance à ſon invitation. Que me promettait-elle? Une matinée en-

tière paſſée dans l'ennui de contempler une cérémonie religieuſe auſſi triſte qu'affligeante. Arrivé dans l'égliſe, avec la famille & les amis du Vicomte, j'entendis murmurer autour de moi que la jeune perſonne qui allait prendre le voile, ne feſait point volontairement ce ſacrifice, qu'elle s'immolait aux ordres de ſon père, qui ſe propoſait de faire paſſer la plus grande partie de ſa fortune à un fils unique. Ce récit m'inſpira une tendre pitié pour la victime malheureuſe qui cédait avec douceur aux volontés injuſtes de ſes parens. Mais quand je la vis s'approcher docilement de l'autel, parée de tous les dons de la Nature, encore plus que des ornemens du luxe: & que l'air de triſteſſe répandu ſur tous ſes traits me prouva l'effort généreux qu'elle ſe feſait, la compaſ-

ſion que j'avais reſſentie fit place à l'intérêt le plus vif; ému juſqu'au fond de l'âme, il me fut impoſſible de contenir les mouvemens impétueux qui m'agitèrent. Arrêtez, m'écriai-je! Laiſſez-moi parler un ſeul inſtant à cette infortunée; l'entretien que je vais avoir avec elle décidera de ſon ſort & du mien. Je m'élance auſſi-tôt vers la grille, ſuivi du Vicomte d'Oſcar, très-ſurpris ſans doute de mon étrange procédé. Mademoiſelle, dis-je à la victime qu'on allait immoler, vous n'avez qu'un moment à être maîtreſſe de votre deſtinée; tremblez qu'une aveugle obéiſſance ne vous prépare des regrets éternels. Êtes-vous réſolue de renoncer au monde, ou préférez-vous de m'épouſer, moi dont la fortune & le rang ſont honnêtes? Si vous prononcez en ma faveur, je ſerai trop heureux

de vous recevoir ſans dot, ayant aſſez de bien pour faire ce léger ſacrifice. — Oui, ma fille, reprit le Vicomte, choiſis, je te le permets; cet événement eſt peut-être un coup de la Providence; je ne dois point m'y oppoſer. — Une rougeur modeſte vint effacer la pâleur qui, l'inſtant d'auparavant terniſſait preſque l'éclat du teint de Mademoiſelle d'Oſcar; elle jetta ſur moi un regard timide, & tombant aux pieds de ſon père, elle s'écria qu'elle préférait le bonheur d'être mon épouſe à l'éternelle priſon qui allait être ſon partage. Tranſporté hors de moi à ces mots, je crus entendre un ange m'annoncer la félicité ſuprême. Les ſpectateurs, ravis de ce changement imprévu, nous témoignèrent la joie qu'ils en reſſentaient; une ſatisfaction générale remplaça la triſteſſe qu'avait inſpiré

le ſacrifice auquel on s'attendait d'aſſiſter. Mademoiſelle d'Oſcar fut amenée en triomphe à la maiſon de ſon père.

La cérémonie de mon mariage va ſe faire au premier jour ; nous avons déjà obtenu les diſpenſes néceſſaires ; tout ſe prépare avec célérité, mais encore bien lentement au gré de mon impatience.... Adieu, mon cher ami ; je vole aux pieds de la beauté naïve dont je ſerai bientôt le fortuné poſſeſſeur ; je paſſe auprès d'elle des momens qui me donnent de l'avenir les idées les plus riantes.

LETTRE VII.

QUELLE furie s'acharne à me perſécuter lorſque je crois toucher au bonheur! La veille du jour où j'allais être heureux, un maudit huiſſier, que le ciel confonde, eſt venu ſignifier une oppoſition à mon mariage. Je ne me poſſède pas de fureur, & je ne ſais contre qui m'en prendre.... Fût-il jamais une ſituation plus affreuſe? Cette déteſtable oppoſition eſt conçue d'une manière étrange : la perſonne qui l'a fait faire pour des motifs très-juſtes, dit-elle, ſe nommera quand il ſera tems, & ſe cache juſqu'à ce jour pour des raiſons importantes.... Cette pièce eſt trop abſurde, je la ferai annuler; elle ſera déclarée non-avenue, j'en ſuis cer-

tain.... Mais il s'écoulera pluſieurs ſemaines avant que les formalités ſoient remplies.... Oh ! je ſuis au déſeſpoir.... Quel eſt le ſcélérat qui ſe plaît à ourdir cette trame ténébreuſe. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Victoire, victoire ! Le Parlement m'autoriſe à paſſer outre nonobſtant cette oppoſition biſarre. Demain, je ſerai le plus heureux des hommes.

LETTRE VIII.

Ce ne ſont plus les odieuſes ruſes de la chicane qui me pourſuivent maintenant ; le monſtre vomi par l'enfer pour troubler mon bonheur, & peut-être pour le détruire tout-à-fait, a recours aux écrits clandeſtins ; dans ſa rage diabolique, il a fait parvenir une lettre anonyme au Vicomte d'Oſcar, dans laquelle il lui dévoile que je ſuis un homme de la plus mauvaiſe conduite, deſhonoré en ſecret par toutes ſortes de vices ; il finit par lui conſeiller de ne me point donner ſa fille, qui ſerait, dit-il, très-malheureuſe avec moi ; & il lui promet inceſſamment des preuves de tout ce qu'il avance dans ſa lettre. Peut-on pouſſer plus loin la méchanceté ? Le Vicomte

eſt pétrifié, il ne ſait ce qu'il doit faire, il me plaint, il m'accable de reproches, & revient toujours à la néceſſité de laiſſer paſſer quelque tems avant de terminer mon mariage. Moi, je gémis, je pleure, je le conjure, je m'emporte, je me déſeſpère. Mademoiſelle d'Oſcar ne ſait que penſer de tant de délais, & s'efforce envain de cacher ſon inquiétude & ſa triſteſſe. Que je ſuis ſenſible à l'amitié que me témoigne cette charmante perſonne, & qu'il me ſera doux de lui conſacrer toute ma vie pour lui en témoigner ma reconnaiſſance !... Mais quel eſt le miſérable qui m'a juré une haîne ſi obſtinée ? Je ne croyais pas avoir d'ennemis, car j'ai toujours cherché à obliger tout le monde. L'écriture de cette affreuſe lettre paraît être d'une femme. Je ne puis m'imaginer que j'ai connu

une créature ſi méchante. C'eſt un myſtère que le tems ſeul dévoilera. Mais en attendant cette utile lumière, faut-il que mon mariage ſoit différé, ou ne ſoit jamais conclu!.... Cette cruelle incertitude, le ſeul délai d'un jour me fait éprouver mille morts à la fois. Si le monſtre qui me pourſuit met ſon bonheur à me tourmenter, qu'il ſoit content, il réuſſit au-delà de ſes eſpérances.

LETTRE IX.

MON ami, partage ma joie, mon ivreſſe, j'ai triomphé de tous les obſtacles, de toutes les ruſes infernales; je ſuis l'époux de Mademoiſelle d'Oſcar; le Vicomte s'eſt laiſſé attendrir à mes inſtances, à mes larmes, les peines que j'éprouvais ſont bien effacées par ma félicité. La cérémonie de notre mariage s'eſt faite hier: jour délicieux, je te chérirai ſans ceſſe, je veux te célébrer chaque année comme le plus beau jour de ma vie. Brillante de ſes grâces naïves, beaucoup plus que de la richeſſe de ſa parure, que ma jeune épouſe était raviſſante! La pudeur avait mis ſur ſon front une couronne de fleurs, ſymbole de l'innocence de

ſon âme, & de celle que me deſtinaient & l'amour & l'hymen. Mais ſi mes regards enchantés ſe fixaient ſur elle avec raviſſement, que je la trouvai bien plus adorable encore, quand elle prononça, d'une voix timide & tremblante, ce *oui* tant deſiré par mon cœur, ce mot ſi doux qui rend éternels les liens de deux amans, fait envoler l'inconſtance, appelle & fixe les plaiſirs, que conduiſent la volupté & la ſageſſe? Eſt-il un triomphe plus flatteur que celui de forcer la vertu même à vous prodiguer de tendres careſſes? Amant plutôt qu'époux de la charmante d'Oſcar, c'eſt à elle que j'ai voulu devoir mon bonheur, & non au nœud qui nous unit. Quoiqu'enflammé de tous les feux de l'amour, j'aime avec trop de délicateſſe, pour exiger en maître ce que le ſentiment ſeul doit accorder.

J'obtiendrai par mes ſoins le prix de mon ardeur, comme s'il ne m'était point permis de le demander; par cette ſage conduite ma félicité ne me paraîtra jamais moins vive, elle ſera toujours nouvelle. Quand il m'a été permis d'entretenir enfin mon épouſe ſans témoin, je me ſuis jeté à ſes genoux, & je lui ai dit, qu'au-lieu de jouïr d'un ſort digne d'envie, je ſerais tout-à-fait malheureux ſi elle ne m'aimait que pour obéir aux loix du devoir; je lui ai demandé en tremblant ſi tous mes momens fortunés ne ſeraient dûs qu'à l'hymen : une rougeur modeſte a couvert ſon front, un tendre regard & un ſoupir ont été ſa réponſe; & l'amour m'a couronné.

LETTRE X.

A PEINE avons-nous goûté le plaiſir de te revoir ici, & tu nous quittes pour retourner au milieu des délices de la Capitale. Les quinze jours que j'ai paſſés avec toi ſe ſont bientôt écoulés; il ne me reſte que le regret du bonheur dont ils m'ont fait jouïr, & qu'à former des vœux pour que tu puiſſes revenir inceſſamment dans ta patrie. Quels charmes n'avait pas l'épanchement mutuel de nos cœurs, & ces repas où préſidait l'amitié ! Pourquoi les ſentimens qu'elle inſpire ne s'éteignent-ils jamais quand on eſt digne de les éprouver, au lieu que ceux de l'amour n'ont qu'une durée paſſagère ? C'eſt que les uns

naiſſent de la conformité du caractère, de la ſympathie qui pénètre juſqu'à l'âme; & que les autres ſont l'ouvrage des ſens ou de l'impreſſion que font ſur nous certains objets, impreſſion qui peut ſe renouveller autant de fois qu'une jolie figure s'offre à nos regards. O mon ami, que nous ſommes heureux! nous goûterons toute notre vie les vrais plaiſirs de l'âme, dont le tems augmente la vivacité, loin de rien ôter à leurs charmes.

Une fatale expérience me fait trop connaître qu'il n'en eſt pas de même du plus tendre amour. Il perd inſenſiblement quelque choſe de ſon ardeur, & l'on en vient à ne ſe voir que par habitude ou par bienſéance. C'eſt à-peu-près ce qui ſe paſſe en moi. Non que j'aye ceſſé d'aimer mon épouſe; mais je m'apperçois que je la chéris avec

moins de tranſports. Je ne ſuis point alarmé de ce refroidiſſement inſenſible de ma tendreſſe ; je lui devrai une félicité d'autant plus agréable, qu'elle ne ſera jamais troublée par les agitations violentes d'une paſſion impétueuſe. J'éprouve cette tranquillité ſi déſirée, qui fait mieux apprécier le bonheur. Eh ! comment mon aimable compagne me deviendrait-elle indifférente ? Tu as vu comme elle eſt belle, & qu'aux dons de la Nature elle joint les plus brillantes qualités de l'âme. Son humeur eſt toujours égale ; & quand elle aurait moins d'attraits, ſa douceur & ſa bonté la rendraient adorable. Je ne lui connais qu'un défaut, qui ſerait peut-être plus conſidérable dans une autre, c'eſt d'être ma femme. Par quelle fatalité le mariage nous rend-il moins

ſenſibles au tréſor que nous poſſédons ? Il ſemble qu'il ne jète que pour nous un voile ſur les grâces & le mérite de nos épouſes. Je commence encore à m'appercevoir d'un autre de ſes déſagrémens. Il oblige de monter une maiſon faſtueuſe ; il faut recevoir toute la Ville chez ſoi, avoir chaque jour une table ſplendide ; le mari dépenſe de ſon côté, la femme de l'autre ; les revenus n'y peuvent ſuffire, quoiqu'on ſoit extrêmement riche, & l'on ſe trouve accablé de dettes. Voilà la vie bruyante que je mène, & la triſte perſpective que j'enviſage. N'eſt-il donc pas tout ſimple que je me repente un peu de m'être marié ? Mais vois quelle eſt la biſarrerie du cœur humain : je ſerais au déſeſpoir ſi ma femme formait les mêmes regrets ; je ne la chéris plus avec

autant d'ardeur qu'autrefois ; & ma douleur ſerait inexprimable, ſi je ſavais en être moins aimé.

LETTRE XI.

NON, je ne l'aurais jamais penſé; elle me trahit, me déshonore.... La perfide! Malheur à elle ſi mes ſoupçons s'effectuent; je ſuis capable de me porter aux dernières extrémités.... Après ce que j'ai fait pour elle! Après l'avoir épouſée ſans dot & préférée aux plus riches partis! Elle gémirait ſans moi dans une triſte priſon; & voilà ma récompenſe! Son ingratitude me déchire le cœur, & je vois avec confuſion que je l'aime plus que je ne croyais..... Comment ai-je pu lui devenir indifférent, même odieux? Comment, avec l'air de candeur & de vertu qu'elle affecte, peut-elle porter ſi loin le menſonge & la perverſité?.... Elle me donnait

encore aujourd'hui les noms les plus tendres.... ſans doute pour mieux me tromper..... Mais je ne ſuis que trop éclairé, elle va ceſſer de ſurprendre ma bonne-foi, je connais maintenant toute la noirceur de ſon âme. Deux fois la ſemaine elle ſe rend ſecrètement à l'extrémité d'un faubourg; parvenue auprès d'une petite rue, elle fait arrêter ſon carroſſe, ordonne à ſes gens de l'attendre, & ſe gliſſe myſtérieuſement dans une maiſon de peu d'apparence; au bout de quelques inſtans elle en ſort avec un trouble qu'elle a peine à cacher. Un vieux domeſtique qui me ſert depuis mon enfance & que je lui ai cédé, vient de m'avertir en pleurant, de cette conduite infâme.... C'eſt demain qu'elle doit aller à ſes criminels rendez-vous; je prétends la ſuivre, la couvrir de con-

fuſion, & la traîner enſuite dans le Couvent dont elle n'aurait jamais dû ſortir.... Mais telle eſt la ſenſibilité de mon cœur, que cette journée de demain ſera encore plus affreuſe pour moi, que pour la perfide qu'il faut punir.

LETTRE XII.

Je ſuis détrompé bien agréablement, mon cher ami. Que de reproches n'ai-je pas à me faire ! j'ai ôſé ſoupçonner la vertu même. Sera-t-il en mon pouvoir de réparer une telle offenſe ? oui, ſi je puis eſtimer & adorer ma digne épouſe autant qu'elle le mérite. Caché ce matin aux environs de la rue obſcure où je ſavais qu'elle allait venir, & déguiſé de manière qu'elle n'aurait pû me reconnaître, quand même elle m'aurait apperçu, je n'ai point attendu long-tems ſans la voir arriver ; je l'ai ſuivie dans la maiſon qui m'avait été déſignée ; elle a monté juſqu'au cinquième étage, & n'a pas eu plutôt pouſſé une petite porte, qu'on s'eſt écrié : C'eſt

elle,

elle, c'eſt elle ! J'ai interrompu ces cris de joie en paraiſſant tout-à-coup. Mais quelle a été ma ſurpriſe de voir Madame d'Orabel diſtribuant des ſecours à une pauvre femme infirme, dont les enfans lui embraſſaient les genoux ! Mon épouſe, étonnée de ma ſubite apparition, s'eſt débarraſſée de leurs bras pour ſe jetter à mon cou. » — Eh ! » qui vous amène dans cet aſile » reſpectable de l'indigence, m'a-» t'elle dit ? Je me feſais un devoir » d'y venir ſans être connue de » perſonne. Vous voyez, mon cher » mari, la veuve d'un ancien do-» meſtique de mon père, chargée » d'enfans, & qui eſt hors d'état de » gagner leur vie par ſon travail ». — Je viens partager votre bonne-œuvre, repris-je & dès ce moment je me charge de pourvoir à la ſubſiſtance de cette malheureuſe fa-

mille.... Je ne lui ai point avoué l'indigne motif qui m'avait conduit; j'aurais trop à rougir ſi elle venait à le ſavoir. — » Quoi! Monſieur, » vous êtes l'époux de cette bonne » Dame ? s'écria l'infortunée, en » ſe ſoulevant ſur ſon grabat, & » en joignant les mains. Ah! c'eſt un » ange qui s'occupe ſur la terre à » ſecourir les pauvres. Nous ſerions » morts ſans ſes bontés. Si vous » aviez vu comme elle nous con- » ſole! Elle a l'air d'une mère qui » plaint & nourrit ſa famille. Que le » ciel vous comble l'un & l'autre de » ſes bénédictions! »

Je me retirai attendri juſqu'aux larmes, & me ſentant pénétré d'amour & d'eſtime pour ma vertueuſe compagne. Mon vieux domeſtique eſt inconſolable d'avoir ſi mal jugé de ſes démarches; & lui aurait demandé pardon, ſi je ne le lui avais

expreſſément défendu. C'eſt moi ſeul qui ai des torts à réparer! je devais mieux connaître mon épouſe, je devais rejetter d'odieux ſoupçons.

LETTRE XIII.

IL ne me reſtait plus qu'à goûter la douceur d'être père; & je vais bientôt éprouver cette ſatisfaction délicieuſe. Ma femme eſt enceinte, je ſuis au comble de mes vœux; & mon amour reprend une nouvelle activité. Le dernier période du bonheur eſt de ſe voir revivre dans ſes enfans, qui ſouvent reproduiſent avec nos traits juſqu'à notre caractère & à notre façon de penſer. Pour ſe former une idée de cette félicité, que la nature fait déſirer à tout ce qui reſpire, il faut avoir été père, ou toucher au bonheur de l'être. Je conçois maintenant qu'elle puiſſe conſoler le pauvre, même lorſqu'elle augmente ſa miſère. Il eſt vrai qu'elle a moins de

charme pour l'indigent, qui craint quelquefois de donner le jour à des infortunés. Il eſt vrai encore que le luxe énorme porte le riche à lui fermer ſon cœur, parce qu'il frémit de penſer que tous ſes enfans ne jouïront pas d'une fortune immenſe. Mais moi qui ſuis ſûr de laiſſer aux miens un revenu qui les mettra au-deſſus du beſoin; moi qui plains le fol orgueil de nos modernes Créſus, malheureux au ſein de l'opulence & des dignités, je ne ſuis point inſenſible aux ſentimens de la Nature. La faveur la plus précieuſe qu'elle accorde aux hommes, eſt celle de prolonger leur exiſtence en les rendant pères. S'il eſt ſi flatteur d'acquérir l'immortalité par des ouvrages qui éternisent les dons de l'eſprit & du génie, combien n'eſt-il pas plus déſirable de revivre en d'autres ſoi-

même ? Je me plais à me pénétrer de ce plaiſir raviſſant, & à me dire que, puiſque ſon approche fait une telle impreſſion ſur notre âme, il doit être le comble de la félicité.

LETTRE XIV.

TU m'avoueras que s'enterrer au fond de ſon ménage, ne jamais s'éloigner de ſa chaſte moitié, ce ſerait mener une vie fort ennuyeuſe & ſe couvrir de ridicules. Perſuadé de cette vérité, je vais quelquefois ſouper en ville, & je laiſſe ma femme faire les honneurs de chez moi. Une ſeule choſe me fait de la peine: comme il m'arrive de rentrer aſſez tard, je voudrais qu'elle ne ſe privât point des douceurs du ſommeil pour m'attendre ; mais je la trouve toujours veillant dans ſon appartement, occupée à lire ; j'ai beau lui repréſenter que je crains qu'elle ne dérange ſa ſanté en paſſant ainſi une partie des nuits : elle me répond avec une douceur charmante,

que l'inquiétude que lui donne mon abſence, l'empêcherait de goûter un ſeul inſtant de repos. Je ſuis fâché de ne pouvoir la tranquilliſer en m'aſſujettiſſant à ne ſortir que pour ſatisfaire aux obligations de mon état ; mais dans quelle triſte monotonie s'écouleraient mes jours, & que penſerait-on de moi dans le monde ? Je me permets encore une diſſipation toute ſimple & ſans conſéquence : je m'amuſe à faire la cour à une très-jolie femme. Je me flatte d'autant plus d'en être écouté, que mon hommage pique ſingulièrement ſon amour-propre : c'eſt l'épouſe d'un riche Négociant du Chartron (1).

Son bon-homme de mari, prodigue une fortune conſidérable,

(1) Superbe faubourg de Bordeaux, le long de la Garonne.

fruit d'un vaſte commerce maritime, à tenir une table ſplendide; & toute ſa vanité conſiſte à raſſembler des convives d'un rang diſtingué. La maîtreſſe du logis imite ſa folie, mais d'une autre manière, elle eſt enchantée d'avoir parmi ſes ſoupirans quelques membres de la Nobleſſe, ſoit dans l'Epée, ſoit dans la robe. Je me ſuis apperçu du faible de la Dame aux agaceries qu'elle m'a faites, à l'air gracieux avec lequel elle reçoit les complimens que lui adreſſe tout homme de qualité, & au ton dédaigneux avec lequel elle repouſſe l'humble hommage de la roture. Je tirerai le meilleur parti poſſible de ma découverte. Ne va pas m'accuſer de manquer à la foi conjugale. Tu ſais qu'on eſt bien revenu des rigides principes de l'ancien tems : de nos jours la plupart des maris ont des

maîtreſſes, & n'en chériſſent pas moins leurs femmes, quand elles ſont dignes d'un véritable attachement. Ainſi je puis ſans ſcrupule me permettre une inclination paſſagère pour l'opulente Bourgeoiſe du Chartron. J'ai été introduit dans cette maiſon par le Chevalier de Mirecour, qui m'en a fait tant de plaiſanteries, une peinture ſi biſarre, que j'ai deſiré d'en juger par moi-même. Ce Chevalier de Mirecour eſt auſſi un perſonnage fort ſingulier: c'eſt un de ces hommes qui ont tout le monde pour ami, & ne ſont aimés de perſonne; un de ces convives-paraſites que vous ne verriez jamais ſi vous n'aviez une bonne table: a-t'il mangé une fois chez vous? c'en eſt aſſez pour qu'il ſe regarde comme invité lorſque l'envie lui en prend. Ne le connaiſſez-vous qu'à peine,

avez-vous pour lui peu d'eſtime ? il vous rend bien la pareille ; il vous comble de démonſtrations d'amitié, en venant de lui-même groſſir le nombre de vos convives ; mais tous ſes beaux ſentimens ne durent que juſqu'à la fin du repas. Au reſte, il eſt d'une figure très-intéreſſante, découpe avec grace, raconte agréablement les hiſtoriettes du jour ; ſe déclare le Chevalier de toutes les femmes, & prétend avoir rencontré peu de cruelles. Peut-être n'a-t'il point eu à ſe plaindre des rigueurs de ma jolie bourgeoiſe ; mais tant mieux, elle n'en ſera que plus complaiſante pour moi.

Adieu, mon cher de V-niac. J'ai ici beaucoup de connaiſſances, & n'ai point un ſeul ami : c'eſt toi qui le ſeras toute ma vie.

LETTRE XV.

CROIRAIS-TU que la jolie Bourgeoiſe, après avoir écouté en ſouriant la déclaration de mon amour, me réſiſte depuis une ſemaine entière ? C'eſt trop reculer ſa défaite : nous devrions en être à la rupture. Dans l'étonnement que me cauſe un procédé auſſi extraordinaire, j'ai pris pour confident, le Chevalier de Mirecour, qui m'a enſeigné les moyens d'achever de la ſéduire ; moyen délicat à employer, il eſt vrai ; mais puiſqu'on m'aſſure qu'il eſt infaillible, il faudra bien ſe réſoudre à en faire uſage. Il ne s'agit que d'engager ma riche Bourgeoiſe à accepter de l'argent. Je me ſuis d'abord récrié contre un expédient pareil, eu égard à l'extrême opu-

lence de la perſonne qu'il faut éblouïr. Voici à-peu-près ce que le Chevalier m'a répondu : — » J'avoue que la dame Muſſin jouït » d'une brillante fortune ; mais » comme ſon mari tient les cordons » de la bourſe, croyez-vous qu'elle » n'ait pas quelque choſe à déſirer ? » Je gage qu'elle ſoupire maintenant après une robe d'un nouveau goût, ou bien qu'elle voudrait avoir d'autres girandoles, » d'autres diamans. La coquetterie » d'une femme eſt rarement ſatisfaite ; il en coûte ſi prodigieuſement pour fournir à ſa parure, » pour ſuivre les biſarreries de l'inconſtante mode, que le mari le plus » complaiſant prend enfin de l'humeur & refuſe de continuer à payer » chèrement les caprices de ſa moitié. L'amant intelligent ſaiſit cette » circonſtance, offre à l'objet de ſa

» tendreſſe tout l'or dont elle peut » avoir beſoin ; la vanité l'oblige » d'accepter : je vous réponds qu'elle » a beau être ſage, la reconnaiſ- » ſance l'emporte bientôt ſur la » vertu. L'expérience m'a confirmé » vingt fois la vérité de ce que je » vous dis. Quand je m'aviſe d'être » amoureux, ſoit d'une Roturière, » ſoit d'une Femme titrée ; au-lieu » de perdre mon tems à ſoupirer, je » tâche de ſavoir ſi elle ne ſouhaite » pas quelque bijou, quelque étoffe » nouvelle, ou je lui en fais naî- » tre l'envie ; & alors quelques rou- » leaux de louis font diſparaître tous » les ſcrupules ».—

Le ſiſtême du Chevalier eſt très-commode pour épargner les déſagrémens d'une longue attente ; je vais le mettre à l'épreuve ; & je t'apprendrai ſi le ſuccès répond à mes eſpérances.

LETTRE XVI.

REÇOIS, mon ami, la relation *fidèle & mémorable* de mon aventure avec la femme du Négociant. Il y a quelques jours que j'allai chez elle vers le midi ; je trouvai ſa toilette achevée ; & comme je me récriai ſur ce qu'elle était ſi matinale, elle en parut confuſe, & me dit en minaudant, qu'elle n'ignorait pas qu'il était *inouï* de ſe lever de ſi bonne heure, mais que monſieur Muſſin, homme qui ne pouvait ſe mettre au fait du bon-ton, quoiqu'elle prît la peine de le former, s'était aviſé de faire tant de bruit dans ſon appartement, qu'il l'avait réveillée, & contrainte de manquer à l'uſage. J'ai vu, par ce diſcours, que la petite Bourgeoiſe copiait gauchement

les femmes de qualité, & qu'il me ſerait facile de tirer avantage de ſes ridicules. En conſéquence de ma remarque, je lui ai dit qu'elle était trop inſtruite pour ne pas ſuivre en tout l'exemple de la plupart des femmes de condition. — » Je ſais tout ce qu'il m'eſt poſſible pour les imiter; il eſt bien fâcheux que monſieur Muſſin n'ait » point encore le ton convenable. — Vous le formerez ſûrement, mais ne parlons que de » vous, Madame. Etant digne par » votre eſprit & vos belles manières du rang le plus diſtingué, » ſans doute que vous avez un » amant, ainſi que cela ſe pratique? » — Elle a rougi, a héſité, & m'a répondu enfin qu'aucun homme que ſon mari n'avait encore attendri ſon cœur. — » Mais » c'eſt du dernier Bourgeois, me

» ſuis-je écrié ; défaites-vous promp-
» tement de ce travers, qui vous
» perdrait de réputation dans un
» certain monde ». — Elle eſt alors devenue rêveuſe, & j'ai ajouté tout de ſuite, afin de frapper les derniers coups : — » J'imagine que
» monſieur Muſſin, qui a tant de
» peine à profiter de vos conſeils,
» a la ſimplicité de murmurer quel-
» quefois de votre dépenſe ; peut-être
» même pouſſe-t'il le ridicule juſ-
» qu'à payer de mauvaiſe grace vo-
» tre marchande de Modes ou les
» étoffes que vous choiſiſſez avec
» un goût infini ? Eh bien, belle
» Dame, ſi vous voulez me diſtin-
» guer du nombre de vos adora-
» teurs, j'aurai toujours une cen-
» taine de louis à votre ſervice ». — A ces mots la Bourgeoiſe a pris un air de dignité vraiment comique, & m'a répondu en ſe mordant les

lèvres : — » Il eſt vrai que mon mari » s'élève aſſez peu au-deſſus de ſa » ſphère pour trouver à redire à ce » que lui coûte ma parure ; mais » après avoir bien crié ſur le mon- » tant de mes mémoires, il finit par » les payer : ainſi, monſieur, je vous » remercie de votre offre, & je » la trouve même très-ſingulière » vis-à-vis d'une femme comme » moi ». — J'ai voulu m'excuſer, citer encore le bel uſage, la coutume ; on s'eſt mis en colère, & l'on m'a défendu de tenir davantage de pareils diſcours. Je me ſuis retiré extrêmement confus, & fort étonné du mauvais ſuccès d'un expédient tant vanté par le Chevalier. Ce qui me confond, c'eſt que je lui ai raconté ma triſte chance, qu'il en a beaucoup ri, & perſiſte à m'aſſurer que la réuſſite eſt infaillible.

LETTRE XVII.

NULLEMENT perſuadé par tout ce que de Mirecour avait pu me dire, je crus devoir cependant une nouvelle viſite à l'intraitable Bourgeoiſe; & je t'avouerai que je me préſentai chez elle avec une contenance aſſez embarraſſée : j'étais humilié de la manière dont elle avait reçu ma propoſition. Son accueil me parut moins froid qu'à l'ordinaire, & je repris courage, ſur-tout en voyant ſes regards ſe fixer ſur moi, accompagnés d'un doux ſourire. Un peu enhardi, & ſongeant aux promeſſes du Chevalier, je me ſerais peut-être fourvoyé à lui parler encore de mes offres impertinentes, ſans la préſence

de quelques fâcheux. La converſation ayant ceſſé un inſtant d'être générale, la dame Muſſin ſe pencha vers mon oreille, & me dit à demi-voix: — » Ne me rappellez » jamais vos ſottiſes de l'autre jour, » ou je me fâcherai ſérieuſement, » je vous en avertis ». — Ne ſachant trop que lui répondre, je lui balbutiai que j'attendais ſes ordres. C'était me rendre coupable d'une nouvelle offenſe, je le ſentis après coup, & ſortis de cette maiſon en peſtant contre moi-même, & contre l'extravagance du Chevalier. Mais ce diable d'homme ne renonce pas facilement à ſes idées; il me ſoutint que les choſes allaient à merveille, & que mon peu d'expérience m'empêchait de m'en appercevoir; il me preſſa de retourner chez la Dame, & me recommanda d'y aller avec

toute l'assurance d'un amant à la veille d'être heureux.

Enfin l'aventure s'est dénouée ce matin. Je me suis présenté à l'heure de la toilette ; on ne m'a point boudé, on était d'une humeur charmante, on a consulté mon goût sur divers colifichets ; les femmes se sont retirées, j'ai hasardé quelques caresses. Loin de s'en fâcher, madame Muffin a pris un air tendre, & m'a dit du ton le plus doux : — » Je pense que vous êtes de mes » amis ? » — Moi de faire toutes les protestations d'usage, de me jeter à genoux, de baiser vivement une main qu'on semblait m'abandonner par distraction. — » Eh bien, j'en » crois vos sermens, a-t'elle repris, » & vous allez voir la confiance » que j'ai en vous. J'ai une en- » vie démesurée d'avoir un collier » de diamans ; mais mon mari le

» trouve trop cher. Prêtez-moi cent » louis, je lui perſuaderai qu'il me » coûte beaucoup moins ». — J'ai auſſi-tôt tiré ma bourſe, la Belle l'a ſerrée d'un air très-ſatisfait, & m'a permis de prendre tout de ſuite les intérêts de mon argent.

Que penſes-tu de cette aventure? Mirecour n'a-t'il pas raiſon? Il eſt peu de femmes honnêtes qu'on ne puiſſe adoucir avec une certaine ſomme.

LETTRE XVIII.

LES plaiſirs que je goûte avec ma nouvelle conquête, m'engagent à la garder quelques jours; elle me conſolera du moins des langueurs & des ennuis du mariage. Elle m'a parlé ſi ſouvent de mon épouſe, m'a témoigné une telle envie de la connaître, que je n'ai pu lui refuſer cette légère ſatisfaction. J'ai dit au Chevalier de Mirecour d'amener la dame Muſſin & ſon mari, & de nous les préſenter comme ſes amis intimes. Il s'eſt tiré à merveille de cette commiſſion, & nous les avons retenus à ſouper dès le ſoir même. Madame d'Orabel, toujours bonne & honnête, a comblé de politeſſes & d'attentions la femme du Négociant, qui m'a paru les recevoir

avec un air de dignité. Cependant les égards & les careſſes l'ont enfin touchée, elle s'eſt humaniſée à y répondre; je vois avec joie régner entr'elle & mon épouſe une ſorte de liaiſon. Madame d'Orabel ſerait bien ſurpriſe ſi elle connaiſſait la façon de penſer d'une perſonne dont elle ſe croit eſtimée; mais qui, loin d'être ſenſible à ſon amitié, la mépriſe & la tourne en ridicule. — » Vous devez périr » d'ennui, me dit ſouvent la Muſ- » ſin, votre femme n'eſt qu'une » belle idole; ça végète triſte- » ment avec ſon humeur toujours » égale, avec ſa douceur impatien- » tante. Quoi, jamais de caprices, » de fantaiſies! comment pouvez- » vous tenir à une telle unifor- » mité? Elle ne ſait pas ſe mettre » non-plus d'une manière agréable; » ſes robes ne ſont point du der-

» nier

» nier goût, ſa coiffure a un demi-
» pied de moins que celle des au-
» tres ; je crois même, Dieu me
» pardonne, que cette créature eſt
» ſi innocente, qu'elle n'a pas l'eſ-
» prit d'avoir un ſeul Amant. Elle
» eſt d'un gauche, d'une ſimplici-
» té, qui donnent envie de rire lorſ-
» qu'on y ſonge. » — Et de grands éclats de rire terminent ordinairement cette injuſte cenſure.

O mon ami ! quand la dame Muſſin me parle de la ſorte, je ne puis m'empêcher de faire une réflexion : le vice oſe donc ſe croire ſupérieur à la vertu. Mais je reſpecte autant que j'adore mon épouſe ; ſi je me permets d'avoir des maîtreſſes, c'eſt par ſimple amuſement, non par infidélité. Je n'en ſerai pas moins empreſſé à lui plaire & à la rendre heureuſe. D'après ces ſentimens, qui ne ſortiront jamais

de mon cœur, juge de la peine que j'éprouve depuis peu de jours; cette épouse si digne de mon estime, est secrètement en proie à de violens chagrins; je l'ai surprise hier qui versait un torrent de larmes, & je l'ai vivement priée de m'en apprendre la cause. Cet Ange de douceur & de bonté a repris un air calme & serein, & s'efforçant de me sourire, m'a protesté qu'il lui serait impossible de me dire ce qui l'afflige, que ses pleurs sont involontaires. Depuis ce moment je l'observe avec soin; je vois qu'elle affecte de paraître gaie, une expression de tristesse est répandue sur sa jolie physionomie. O ciel, que ne puis-je savoir d'où naissent ses ennuis secrets! Tout mon bonheur serait de les faire cesser.

TAYLOR INST. OXFORD

LETTRE XIX.

Je l'ai découverte la cauſe de ſon affliction; c'eſt moi ſeul qui trouble la tranquillité de ce cœur innocent & vertueux. Ah, malheureux que je ſuis! je n'avais pas beſoin de cette lumière fatale pour me reprocher ma conduite; je l'aime toujours, à la vérité, malgré mon penchant pour des plaiſirs criminels; je lui cache avec ſoin mes déſordres; mais en ſuis-je moins coupable, puiſque j'offenſe la délicateſſe de l'amour, qui ne veut point de partage? La dame Muſſin lui a fait confidence de mon inclination pour elle, & a pouſſé l'imprudence juſqu'à lui dire que nous étions du dernier bien enſemble. Cette femme ſans principes & ſans

mœurs, & que je connais trop tard, n'a vu aucun inconvénient à dévoiler à mon épouse, & sa honte & la mienne, elle s'en est fait même une plaisanterie. Elle m'a tout avoué avec la légéreté qu'elle met dans ses actions; à cet aveu affreux, j'ai crié; je me suis emporté, j'ai voulu lui faire sentir combien son indiscrétion était inconséquente & dangereuse, ses longs éclats de rire m'ont forcé de me taire. Je suis promptement accouru chez moi, résolu de réparer son horrible imprudence s'il était possible. Ma femme était seule & paraissait avoir pleuré. Je lui ai dit que je venais d'apprendre le sujet de sa tristesse, & jurer à ses pieds qu'elle n'aurait plus dorénavant à se plaindre de moi. — » Avez-vous pu croire, » ai-je ajouté, que je vous préférasse » sérieusement une personne si

» peu faite pour vous être compa-
» rée ? Si l'excès de votre modeſtie
» vous inſpirait cette crainte, l'a-
» mour qui nous unit devait vous
» raſſurer, & vous engager à me
» confier vos peines. — Je vous les
» aurais toujours cachées, m'a ré-
» pondu mon eſtimable épouſe ; je les
» aurais ſur-tout diſſimulées à mon
» père, à nos connaiſſances, dans
» l'appréhenſion de vous attirer des
» reproches ou de faire tort à votre
» réputation ; je me ſerais contentée
» de gémir en ſecret ſur la perte de
» votre cœur, & de m'efforcer de
» vous ramener par mes ſoins & mes
» careſſes. Mon cher mari, aimez-
» moi toujours, ſongez que la mort
» me ſerait moins affreuſe que vo-
» tre indifférence ». — C'eſt ainſi que m'a parlé mon adorable compagne, évitant avec ſoin de me dire un ſeul mot ſur ma criminelle liai-

ſon ; mais ſachant bien plus m'en faire repentir par ſa douceur & par ſes larmes, que ſi elle ſe fût livrée aux emportemens des femmes ordinaires. Que la Muſſin eſt loin de lui reſſembler ! Nous avons beau faire, nous autres gens vicieux, la vertu obtient toujours notre hommage. Mais je vais les briſer ces indignes liens tiſſus par des plaiſirs honteux, & qui me déshonorent ; je vais mériter d'avoir une épouſe auſſi accomplie, & un ami tel que toi.

LETTRE XX.

DEPUIS que l'effronterie de la dame Muſſin m'a ouvert les yeux, je vois toute l'indignité de ſa conduite. Il fallait que je fuſſe bien aveugle, ou terriblement ſéduit par ma paſſion, pour ne m'être pas apperçu combien cette femme eſt mépriſable. De compte fait, je lui connais ſix amans en titre, & qui ſûrement n'ont point à ſe plaindre de ſes rigueurs. J'imagine que chacun fournit à une dépenſe particulière ; & ſi mes ſpéculations ſont juſtes, il faut avouer que c'eſt une femme d'ordre. Il eſt étonnant que le pauvre mari ne ſe doute pas qu'il a tant d'aſſociés. Pour moi qui ne cherchais qu'un prétexte de rompre ſans éclat, j'ai feint d'être ja-

loux du grand nombre de mes rivaux, & j'ai demandé à la Dame quelles étaient leurs prétentions. — » Vous devez vous en douter, m'a- » t'elle répondu d'un grand fang- » froid. — Non, je vous prie de » vous expliquer. — Eh bien, puiſque » vous ne comprenez pas les choſes » les plus claires, apprenez que ces » Meſſieurs ſont mes amans. — Six » tout-à-la-fois ! Avez-vous bien le » front d'oſer vous en vanter ? — » Pourquoi vous tant récrier ſur une » choſe toute ſimple & qui ne me » fait qu'honneur ? — Vous avez » une façon de penſer qui vous met » encore au-deſſous de ces malheu- » reuſes réduites à proſtituer leurs » charmes. — Ne m'avez-vous pas » dit que la plûpart des femmes de » qualité avaient un amant favo- » rifé ? Moi, j'en ai pluſieurs afin de » m'élever davantage au-deſſus de

» la roture. — Oh bien, je n'aime » pas les Dames qui affectent d'ê» tre d'un rang trop distingué. » Adieu, je ne vous reverrai ja» mais : la foule de vos adorateurs » vous empêchera de vous apper» cevoir de ma perte ». — Je me suis retiré enchanté de la rupture. Je crois que nous avons eu ensemble le dialogue que je t'envoie; du moins il te donnera une idée de notre conversation. Je te jure que je ne regrette aucunement cette dame Mussin, trop indigne de l'attachement d'un homme délicat. D'ailleurs, je suis devenu bien difficile à fixer : Autrefois le plus tendre amour m'attachait à une femme ; maintenant ce n'est plus qu'un plaisir passager. Je ne puis véritablement aimer aujourd'hui que toi & mon épouse.

LETTRE XXI.

LE Chevalier de Mirecour eſt dans la confuſion, & moi dans la plus grande joie. Surpris de le voir entrer dans mon cabinet ce matin de très-bonne heure, je lui ai demandé le ſujet d'une viſite auſſi extraordinaire. — » Je viens rendre » juſtice à la vertu, m'a-t'il dit, » & avouer qu'il peut y avoir dans » le monde des femmes qui réſiſ- » tent à la ſéduction, & même à » l'offre d'une ſomme conſidérable. » J'ai le bonheur ou le malheur » de connaître l'un de ces phénix; » & comme je vous avais aſſuré » que leur exiſtence était impoſſi- » ble, j'ai cru devoir me rétracter » d'une manière authentique: je de- » mande pardon au beau-ſexe de

» m'être imaginé que la ſageſſe n'é-
» tait qu'une chimère ». — Je me ſuis récrié que le Chevalier tenait un bien ſingulier langage, & je l'ai prié de me nommer cette femme merveilleuſe, qui le forçait à croire à la vertu. — » Mon deſſein eſt auſſi, » a-t'il pourſuivi, de vous dire » le nom de cette beauté reſpecta-» ble, peut-être unique ; en vous » avouant que j'ai voulu la ſéduire, » ce qui n'était pourtant qu'une » ſimple tentative, je m'humilie » étrangement devant vous ; ainſi » j'expie ma faute, & j'eſpère que » vous m'accorderez un généreux » pardon. Cette Femme ſi peu com-» mune, ce tréſor ſi difficile à » trouver, c'eſt Madame votre » épouſe. » — Mirecour alors m'a conté qu'enchanté de ſes grâces naïves, frappé ſur-tout de ſon air d'innocence & de candeur, & voulant

juger ſi les apparences n'étaient point trompeuſes, il s'était hasardé à paraître amoureux d'elle; à lui faire une déclaration, & à lui offrir, ſelon les principes qu'il adopte, tout l'argent dont elle pourrait avoir beſoin, & qu'elle n'oſerait me demander. Son impertinence a été reçue de manière à le couvrir de honte, & à lui ôter toute eſpérance.

Tu dois t'imaginer avec quelle attention j'écoutais le récit du Chevalier; mais tu ne t'attends pas certainement à l'idée qui m'eſt venue pendant qu'il me feſait ſon eſpèce de confeſſion. J'ai exigé que tandis que je ſerai caché dans un endroit d'où je pourrai tout entendre, il reparlât à ma Femme de ſon amour & de l'argent qu'il ſe propoſait de lui donner. Mirecour s'eſt long-tems défendu de ſe prêter à cette bizarre fantaiſie; enfin j'ai ob-

tenu qu'il aurait pour moi cette complaiſance, & il m'a averti qu'il emploierait tout l'art dont il eſt capable. C'eſt dans deux jours que la vertu de madame d'Orabel va encore triompher..... Mais je ne ſuis pas tout-à-fait tranquille, j'éprouve une ſorte d'inquiétude; peu s'en faut que je me repente d'avoir deſiré cette nouvelle épreuve.

LETTRE XXII.

De Mirecour eſt arrivé chez moi à l'heure convenue; il a paſſé tout de ſuite dans l'appartement de madame d'Orabel, & je m'y ſuis rendu par un eſcalier dérobé, juſques dans un petit cabinet, d'où je pouvais facilement entendre, ſans être vu de perſonne. J'ai remarqué que mon épouſe a rougi lorſque le Chevalier s'eſt fait annoncer, & ce trouble ne m'a point paru de bon augure pour moi. Il eſt entré d'un air conquérant, s'eſt récrié ſur le bon goût que montrait toujours madame d'Orabel dans ſa parure, & ſur ce qu'elle embelliſſait chaque jour; & puis il s'eſt félicité du bonheur qu'il avait de la trouver ſeule. Il parlait avec une telle vo-

lubilité, qu'il était impoſſible de l'interrompre. Enfin mon épouſe lui a dit que s'il venait pour tenir le même langage, qu'elle n'avait entendu qu'avec des peines infinies, elle allait ſonner ſes femmes, & ſerait contrainte de lui défendre ſa maiſon. — » Ce que j'ai à vous » dire, Madame, a-t'il repris, eſt » d'une extrême conſéquence; je » vous prie de m'écouter attenti- » vement, & ſur-tout avec cette » bonté qui vous eſt naturelle." — Ce début a intéreſſé mon épouſe; elle a conſenti de l'entendre après avoir proteſté que s'il lui parlait encore d'amour, ce ſerait la dernière fois qu'elle aurait la complaiſance de le recevoir. Mirecour alors s'eſt aſſis tout près d'elle, & lui a dit que, quoique la vertu qu'elle feſait éclater le rendît très-malheureux, il ne pouvait s'empêcher de l'admirer. —

» Mais, a-t'il repris, c'eſt directe-
» ment cette vertu ſi reſpectable qui
» me forcera de vous adorer toute
» ma vie. Me blâmerez-vous, Ma-
» dame, me haïrez-vous, ſi j'adreſſe
» un tendre hommage aux plus ex-
» cellentes qualités de l'âme, qui
» ſeules doivent enchanter un hon-
» nête homme ? Laiſſez-moi déteſ-
» ter mes erreurs, & ne chérir la
» beauté que parce qu'elle eſt jointe
» à la ſageſſe. — Une femme mariée,
» Monſieur, qui connaît l'étendue
» de ſes devoirs, a répondu madame
» d'Orabel, eſt toute entière à ſon
» époux; elle ne ſonge à plaire qu'à
» lui; c'eſt pour lui qu'elle eſt belle,
» qu'elle eſt eſtimable, qu'elle eſt
» ſage : ainſi je ne puis pas plus vous
» permettre d'adorer ma vertu que
» mes faibles attraits, puiſque rien
» de tout cela ne m'appartient. — Je
» n'ai pour vous que les ſentimens

» les plus purs, a continué le Che-
» valier; formons une liaiſon fon-
» dée ſur une eſtime réciproque, &
» que le devoir le plus rigide ne
» puiſſe condamner. Je vous jure de
» ne jamais ſortir des bornes du reſ-
» pect. — La moindre complaiſance
» me rendrait coupable, & je ceſ-
» ſerais de mériter votre eſtime : je
» ne dois pas plus ſouffrir qu'on me
» parle d'amitié que d'amour, à
» l'inſu de mon mari. — Eh bien,
» Madame, vous me réduiſez à vous
» faire un aveu qui déchire mon
» cœur. Tandis que j'aurais mis à
» vos pieds toute ma fortune, que
» tous vos deſirs auraient été préve-
» nus, on vous outrage, on vous
» mépriſe même, on vous préfère
» des femmes déshonorées & ſans
» mœurs. Pour qui gardez-vous une
» fidélité ſi exacte? pour un parjure
» qui a ſecrètement des maîtreſ-

» ſes. — Qu'oſez-vous me dire, s'eſt
» écriée mon épouſe! Il faut que
» j'imite mon mari, parce qu'il mène
» une mauvaiſe conduite! Ah, vil
» ſéducteur! que penſeriez-vous de
» moi ſi je ſuivais de tels conſeils?
» Je dois gémir en ſecret des déſor-
» dres de mon époux, & chercher
» à le ramener par ma douceur &
» par la conſtance de mon atta-
» chement. Si je ne craignais de
» troubler ſon repos, & de vous voir
» expoſer aux tranſports de ſa juſte
» colère, je lui découvrirais vos ſen-
» timens pour moi; mais je veux
» bien les lui cacher avec ſoin,
» à condition que la raiſon vous en
» fera triompher, ou que vous ne
» m'en parlerez jamais; & que vous
» ne me verrez qu'aux heures où
» je recevrai du monde. — Vous
» ſerez exactement obéie, Madame,
» a dit le Chevalier en ſe levant; je

» n'aurais garde d'alarmer davan-
» tage une vertu ſi délicate & ſi pure
» que la vôtre ».— Madame d'Ora-
bel a ſonné ſes femmes, & Mirecour
a jugé à propos de ſe retirer.

Ne ſuis-je pas le plus heureux des hommes d'avoir une épouſe ſi ſage, ſi accomplie ; & ne ſerais-je pas un monſtre odieux ſi je ceſſais de l'adorer, & de mettre tous mes ſoins à faire ſon bonheur ?

LETTRE XXIII.

JE reſſens une ſatisfaction bien douce, mon cher ami, j'éprouve que mon cœur eſt non-ſeulement ſenſible à l'amour, à l'amitié, mais qu'il l'eſt encore aux peines des infortunés, & je goûte avec tranſport le plaiſir de faire du bien; je ſavoure les délices d'une nouvelle volupté. Je traverſais hier l'antichambre qui ſépare mon appartement de celui de ma femme, lorſque j'ai apperçu une jeune perſonne qui fondait en larmes, & s'efforçait en vain, à mon aſpect imprévu, de modérer ſon affliction. Je lui ai demandé la cauſe de ſon violent chagrin; & après avoir héſité quelques inſtans, elle m'a parlé de la ſorte: — » Hélas! Monſieur, je ſuis une pau-

„ vre Orpheline, ouvrière en linge ;
„ quoique je travaille du matin au
„ ſoir, je ne gagne que douze ſous
„ par jour, qui me ſuffiſent à peine
„ pour me nourrir & pour payer le
„ loyer d'une petite chambre ; auſſi
„ quand je ſuis forcée de m'acheter
„ quelques nipes ou une robe, il
„ faut que je mange pendant long-
„ tems du pain ſec. Je viens d'ap-
„ porter à madame votre épouſe de
„ l'ouvrage qui m'avait été comman-
„ dé ; j'en ai reçu mon miſérable paie-
„ ment ; cette Dame ignore ma triſte
„ ſituation ; je me propoſe toujours
„ de la lui découvrir ; mais je n'en
„ ai pas la force quand je ſuis vis-à-
„ vis d'elle, quoique je ſache com-
„ bien elle eſt bonne & charitable.
„ Comme je me ſentais le cœur
„ très-oppreſſé en ſortant de ſon ap-
„ partement, & que je penſais que
„ perſonne ne me verrait ici, je

„ me ſuis ſoulagée en donnant un „ libre cours à mes larmes. O mon „ Dieu ! que je ſuis fâchée que „ vous m'ayez vue ; je vous en de„ mande bien pardon." — Elle allait ſe retirer, mais je l'ai retenue, & l'ai priée d'accepter quelque argent, en lui promettant de m'occuper des moyens de changer ſa deſtinée. Elle a reçu mes dons avec timidité, & des larmes de reconnaiſſance ont coulé de ſes yeux. Sa modeſtie & ſes grâces achevèrent de me la rendre intéreſſante. Je lui demandai ſa demeure, elle me l'indiqua, & je ne la quittai qu'après avoir porté la conſolation dans l'âme de cette infortunée. Moi-même j'éprouvai une ſenſation délicieuſe ; la bienfaiſance qui m'inſpirait, ſemblait avoir rafraîchi mon ſang. Pourquoi les gens riches, ſi avides de plaiſirs,

ne cherchent-ils pas à goûter la douceur de ſecourir les malheureux ?

LETTRE XXIV.

J'AI profité du premier moment qu'il m'a été poſſible d'être libre, & j'ai volé dans l'aſyle qu'habitent l'indigence & la beauté. O Dieu, quel triſte ſéjour! Repréſente-toi une chambre au cinquième étage, ſi mal cloſe, que le vent y ſouffle de toutes parts, & n'ayant pour tout meuble que deux chaiſes, une table & une ſimple couchette. La propreté qui regnait dans ce lieu où gémiſſait la miſère, ne ſervait qu'à le faire paraître un peu moins horrible. Qu'il contraſtait ſingulièrement avec l'aimable perſonne réduite à y demeurer! Ses charmes m'ont frappé plus que la première fois qu'elle s'eſt offerte à mes regards: elle eſt grande, ſa taille eſt

fine

fine & dégagée ; ſa peau eſt d'une blancheur admirable ; l'indigence n'a point terni la fraîcheur de ſon teint ; on voit ſeulement que ſes yeux auraient plus d'éclat ſans les pleurs qu'ils ont verſé. Ebloui par ſes charmes, on ne s'appercevait point de l'extrême ſimplicité de ſa parure, qu'elle ſavait même embellir, & la modeſtie lui ſervait encore d'ornement. Ah ! la beauté brillante des ſeuls dons de la Nature eſt mille fois plus ſéduiſante que lorſque le luxe & l'art ſe ſont épuiſés pour relever ſes attraits. Un rouge artificiel ne colore point les joues de l'infortunée qui m'intéreſſe, elle n'emploie que celui de la pudeur ; l'éclat des diamans n'attire point ſur elle tous les regards, elle eſt aſſez parée de ſes grâces & de ſon innocence. Si tu avais vu ſon embarras modeſte lorſque j'entrai dans l'hum-

ble réduit qui cachait tant de charmes, tu aurais été autant touché de ſon indigence que de ſes vertus. » Quoi, Monſieur, s'écria-t'elle, » vous daignez venir dans la maiſon du pauvre! Que j'étais loin » de m'attendre à tant d'honneur » & à tant de bonté! » Je lui dis que l'intérêt qu'elle m'inſpirait me conduiſait chez elle; & que je lui avais la plus grande obligation de me mettre à même de goûter les charmes de la bienfaiſance. La converſation que j'eus avec cette intéreſſante perſonne, me confirma dans l'idée que j'avais de ſa bonne conduite. Enfin, mon cher de Vriniac, deux jours après cette viſite, je l'obligeai de ſe loger d'une manière plus convenable, dans un joli appartement que j'ai fait meubler ſimplement, mais avec goût, & dans lequel j'ai raſſemblé tout ce qui peut

être néceſſaire à une jeune perſonne d'un état honnête. Je l'ai auſſi engagée, à force d'inſtances, à conſentir que je lui faſſe mener une vie plus agréable que celle qui conſumait ſes beaux jours. D'un travail pénible & continuel ne dépendra plus du moins une nourriture à peine ſuffiſante. Elle eſt heureuſe & tranquille, & me regarde comme ſon Dieu tutélaire. Mais la ſatisfaction que j'éprouve eſt encore plus délicieuſe que la ſienne : s'il eſt ſi doux de faire du bien, le comble de la félicité eſt de protéger la Beauté dans l'infortune.

LETTRE XXV.

MILLE remercîmens, mon ami, de la ſomme que tu m'as envoyée pour ma charmante Orpheline, qui me recommande bien de t'en témoigner toute ſa reconnoiſſance. Ton obſervation eſt très-juſte; il faut qu'elle ait toujours chéri la ſageſſe, puiſqu'elle vivait dans l'indigence. Je lui ai demandé ſi elle n'avait jamais eu d'amant; elle m'a répondu qu'elle avait regardé comme un dangereux ſéducteur tout homme qui avait cherché à lui faire la cour, & que ceux qui avaient été aſſez vils pour lui offrir de l'argent pour prix de ſon déſhonneur, n'avaient excité que ſon indignation. Oui, cette jeune perſonne eſt vraiment intéreſſante; la

décence de ſon maintien, la pudeur répandue ſur ſa jolie phyſionomie, la candeur & la franchiſe de ſes diſcours, tout annonce l'honnêteté de ſon âme. Je la vois ſans ceſſe occupée du travail de l'éguille, & jamais perſonne que moi n'interrompt la tranquillité de ſa ſolitude. Je paſſe auprès d'elle des momens enchanteurs qui s'écoulent rapidement dans les douceurs de ſon entretien. La Nature & la vérité s'expriment par ſa bouche, au-lieu qu'on ne trouve dans le monde que diſſimulation & fauſſeté. Comment ne préférerai-je pas l'ingénuité de Marianne aux menſonges, aux careſſes trompeuſes de nos femmes du bon-ton? Heureux l'amant qui pourra lui plaire! aucune inquiétude ne troublera ſon bonheur; il ſera ſûr de jouïr d'un cœur ſans partage! Si les délices qu'inſpirent la

bienfaiſance ne rempliſſaient toute mon âme, j'aurais peut-être fait des vœux pour être aimé d'un jeune objet ſincère & vertueux. Mais je fais naître la reconnaiſſance, mais j'ai la ſatisfaction d'avoir tari les larmes de l'infortune : dois-je envier une félicité moins précieuſe, & ceſſer d'être eſtimable ?

LETTRE XXVI.

AH! c'eſt vainement, que je voulais me cacher ma faibleſſe; je croyais ne céder qu'aux nobles ſentimens de la pitié, j'étais lâchement entraîné par ceux de l'amour. Il me ſied bien, vil eſclave des paſſions, de m'imaginer m'élever au-deſſus de mes ſens, & de me flatter de ne voir dans une jeune & jolie orpheline qu'une occaſion de me livrer à la bienfaiſance. Cette vertu ſublime n'eſt pas faite pour une âme telle que la mienne. Quand je pouvais être un ſage, je ne ſuis plus qu'un amant ordinaire. Au-lieu d'être le protecteur déſintéreſſé de la beauté malheureuſe, je vais m'abaiſſer au rôle affreux d'en être le corrupteur. J'aime, j'adore cette

Marianne, à qui je voulais tenir lieu de père; elle ne me devra plus de reconnaiſſance, puiſque je vais mettre un prix à mes ſervices. Tous les efforts que j'ai faits pour n'avoir point à rougir de moi-même, ſont inutiles.... Mais ſuis-je donc ſi coupable? Eſt-ce un crime de ſoupirer pour une perſonne charmante? Parce que j'en ſuis le bienfaiteur, dois-je être inſenſible à ſes attraits? Ne ceſſerait-elle d'être parfaite qu'à mes yeux? S'il eſt impoſſible de voir tous les jours une belle femme ſans l'adorer, qu'il eſt difficile d'être ému par l'intérêt qu'elle inſpire, de chercher à chaque inſtant à adoucir ſes peines, & de ne point céder inſenſiblement au penchant qui nous porte à l'aimer! Cette victoire étonnante n'a jamais été remportée; notre cœur eſt trop tendre pour être capable

d'un pareil effort. Règne donc ſur mon âme, ô ma chère Marianne! daigne reconnaître le peu que je fais pour toi; ſi j'en déſire le prix, tu ne ſaurais m'en blâmer; l'intérêt que je montre eſt l'ouvrage de l'amour; ſois plus généreuſe que ton ami, récompenſe-le au centuple de ſes légers bienfaits.... Qu'exiges-tu, mépriſable corrupteur! Tu veux déshonorer l'infortunée que tu parais plaindre; elle n'a pour tout bien que l'innocence & la ſageſſe, & tu oſerais lui ravir cette précieuſe conſolation d'une âme honnête! Tu prétends qu'elle te paie de tes ſervices; mais ſache au moins les apprécier : en lui prodiguant tes ſecours, tu éprouves les impreſſions de la plus noble des vertus; & ſi elle a la faibleſſe de t'écouter, elle devient mépriſable & criminelle.... Je renonce à mon odieux projet,

à la honte, au déſeſpoir dont il me couvrirait ; je triomphe de mon coupable amour, un ſentiment digne de moi lui ſuccède, je me priverai, s'il le faut, de la douceur de voir Marianne..... Que ce pénible ſacrifice me coûtera cher!... O mon ami! Tu vois les combats que je me livre ; juge des cruelles agitations de mon cœur.

LETTRE XXVII.

JE me déteſte.... Je n'oſe t'écrire.... Mais ce n'eſt pas aſſez d'être en proie aux remors, je dois me couvrir de confuſion, je dois attirer ſur moi la haîne & l'opprobre que mérite le crime.... Je m'étais rendu pour la dernière fois auprès de l'aimable orpheline, j'allais lui dire un éternel adieu, en lui aſſûrant de quoi vivre tranquillement le reſte de ſes jours, & en lui découvrant la paſſion honteuſe qui remplaçait dans mon cœur la bienfaiſance; mais ſes charmes & la douceur de ſa converſation m'ont fait oublier le louable projet que je venais de former. Tandis qu'elle me parlait avec confiance, & que je la regardais s'oc-

cuper de quelque ouvrage, un feu ſubit a coulé dans mes veines, j'ai ceſſé de reſpecter la vertu que j'avais d'abord admirée; la réſiſtance qu'on m'a oppoſée, n'a fait qu'irriter mes déſirs fougueux; j'ai ravi des faveurs imparfaites puiſqu'elles ne m'étaient point accordées par l'amour. Mais ſuis-je encore ſuſceptible de la moindre délicateſſe? Cependant à peine mon crime était-il conſommé, que j'en ai ſenti toute l'horreur; pour comble d'humiliation, j'ai vu couler les larmes, il m'a fallu entendre les juſtes reproches de l'infortunée dont je venais d'aggraver les malheurs; j'ai rejeté toute ma faute ſur l'amour qui me tyranniſe; j'ai tâché de la conſoler en lui proteſtant que je rendrai toujours juſtice à ſa vertu, que j'avais ſurpriſe & non ſéduite; & je lui ai juré un attachement éternel.

Voyant couler ſes pleurs avec moins d'abondance, j'ai oſé lui demander pardon. Peu-à-peu ſon indignation s'eſt calmée, ſa jolie bouche a prononcé ma grâce; ce n'eſt que de cet inſtant que je me ſuis cru véritablement heureux. Je commence auſſi à me trouver moins coupable. N'aurait-on jamais triomphé de ma chère Marianne? Elle eſt trop belle, trop intéreſſante, pour ne pas attirer les regards de tous les hommes; ſon innocence aurait enfin donné dans les pièges qu'on lui aurait tendus, elle ſerait devenue la proie de quelque libertin encore plus mépriſable que je ne le ſuis. Ne vaut-il pas mieux que celui qui ſe propoſe de faire ſon bonheur obtienne un bien dont il connaît tout le prix?.... J'ai beau m'efforcer de paraître moins criminel, les remords me condamnent

tandis que la beauté de l'adorable Orpheline ſert preſque à me juſtifier.

LETTRE XXVIII.

AFIN de lui procurer une vie plus agréable, j'engage ma chère Marianne à goûter quelquefois le plaiſir de la promenade & du Spectacle. Une amie à peu-près de ſon âge eſt ſa compagne aſſidue ; & je ſuis ſouvent témoin, ſans qu'on ſe doute que je la connaiſſe, de l'admiration qu'elle excite. Depuis que cette belle perſonne eſt moins ſolitaire, qu'elle ne ſe livre plus à des idées affligeantes, & qu'elle ſe permet un peu de diſſipation, l'enjoûment de ſon caractère lui donne des grâces plus piquantes, & ſes charmes ont un nouvel éclat. Juge ſi je ſuis heureux ; je vois chaque jour embellir l'objet que j'idolâtre : ſa félicité eſt mon ouvrage, & je lis

dans ſes yeux ſatisfaits, que je lui inſpire autant d'amour que de reconnaiſſance. Que trouverais-je auprès d'une maîtreſſe d'un rang plus élevé? Des attraits produits par l'art, le caprice au-lieu du ſentiment, la perfidie au-lieu de la fidélité. Mais la ſimple ouvrière qui fait mon bonheur doit tous ſes charmes à la Nature; l'étoffe la plus commune ſuffit pour la parer; ſa jolie tête n'eſt point ſurchargée d'un édifice immenſe; l'aimable ſimplicité des atours de Marianne eſt l'image naïve de ſon âme, elle ignore l'art d'être fauſſe & parjure; la vérité & le plaiſir ſont toujours ſur ſes lèvres. Je ne ſais ſi je ne t'ai pas déjà fait part de cet étonnant contraſte, qui m'a frappé depuis longtems. Il eſt ſi doux de s'entretenir avec l'amitié, que quelques répétitions doivent être permiſes.

LETTRE XXIX.

L'AMOUR & l'Hymen ont comblé tous mes vœux; ma femme vient de me rendre père d'un gros garçon. Je ſuis enchanté, tranſporté de joie, j'embraſſe tour-à-tour & le nouveau-né & mon épouſe, qui ſerait peut-être plus ſatisfaite ſi elle était devenue mère d'une fille; mais elle partage mon raviſſement, & ſent moins ce qui manque à ſa propre félicité. O mon ami! Je vais me voir renaître; un ſecond moi-même me rappellera les jeux de mon enfance; cet âge heureux où des amuſemens innocens ſont les ſeules paſſions qui nous agitent; j'étudierai mes goûts, mes penchans dans mon image; l'expérience me ſervira du moins à éclairer mon fils; je ſerai

ſon guide, ſon ami; il ſe fera un plaiſir encore plus qu'un devoir de ſuivre mes conſeils. Je veux cultiver moi-même cette plante délicate, & pour prix de mes ſoins, le doux nom de père retentira chaque jour à mon oreille, & fera treſſaillir mon cœur. Une fille me retracerait les grâces, les vertus de celle qui lui aurait donné le jour; mais elle ne porterait mon nom que juſqu'à l'âge où elle s'unirait à une autre famille, & elle ſemblerait alors m'être étrangère. Au-lieu qu'un fils ne ceſſe jamais de m'appartenir, & me fait revivre après ma mort. Cette exiſtence eſt d'autant plus précieuſe, qu'elle nous eſt procurée par l'objet de toute notre tendreſſe. Nous en jouïſſons ſans reſſentir les peines & les profonds chagrins dont elle eſt trop ſouvent ſuivie. Tâchons de la ren-

dre auſſi agréable à l'enfant chéri à qui nous la devons; qu'elle ſoit pour lui un bienfait, non une longue ſuite d'infortunes. Pour parvenir à ce but ſi louable, je me propoſe de ne rien négliger pour doubler, s'il eſt poſſible, la valeur de mes biens, dont je ne me regarde actuellement que comme l'adminiſtrateur; j'aurai l'œil ſur mes Fermiers, ſur mes gens d'affaires; je m'inſtruirai dans l'agriculture, je tâcherai de doubler le produit de mes récoltes. Mais me préſerve le ciel d'adopter les projets chimériques & dangereux de ces gens à ſyſtême, qu'on appelle *Économiſtes*, qui, ſi on les croyait, cauſeraient la ruine des particuliers, celle de l'État, & ſacrifieraient des milliers d'ouvriers, d'artiſans, à la ſatisfaction barbare d'épargner quelque choſe aux riches, faits pour en-

courager & payer l'induſtrie. Outre les ſoins que je vais prendre d'augmenter mes revenus, & d'en conſerver une partie, je veux encore briguer ou acheter une place plus conſidérable que celle que j'occupe. L'ambition qui m'anime eſt certainement très-louable, puiſqu'elle m'eſt inſpirée par le déſir de laiſſer à mon fils une fortune honnête avec un rang diſtingué. Je peux donc lui livrer mon âme toute entière, & m'abandonner à ſes craintes & à ſes eſpérances. Je me flatte qu'un heureux ſuccès me récompenſera de mes démarches & de mes ſollicitations. Il eſt vrai qu'on ne parvient ſouvent qu'à force d'intrigues & de baſſeſſes, & que je ſuis incapable d'en employer. Mais on rencontre quelquefois des protecteurs éclairés & vertueux. Pourquoi n'aurai-je pas le bonheur

de trouver à mon tour un de ces hommes rares, qui ſavent diſcerner le mérite?

L'importante charge de..... eſt vacante & très-briguée. Je te prie, mon cher, de faire enſorte que la Cour jète les yeux ſur moi. Tu remettras toi-même les lettres que je t'envoie; elles ſont adreſſées à des perſonnes alliées ou amies de ma famille. Ne te contente pourtant pas d'employer leur crédit, fais agir celui de ton oncle, de toutes ſes connaiſſances; ſonge que l'amitié met en toi une confiance ſans réſerve.

LETTRE XXX.

APPRENDS ce qui a réſulté du goût qu'a pris Marianne pour la promenade, le Spectacle, la parure, & enfin pour la coquetterie, ou plutôt vois les ſuites de la première faibleſſe, dont je l'ai rendue coupable. J'ai commencé par m'appercevoir qu'elle avait des manières moins réſervées, que ſes yeux n'étaient plus ſi ſouvent baiſſés, qu'une gaîté folle ſuccédait au ſérieux modeſte qu'elle gardait ordinairement; mais j'ai attribué ce changement à ce qu'elle était moins contrainte avec moi, & à la vie aiſée que je lui procurais. Après avoir fait ces obſervations, & m'être chargé du ſoin de la juſtifier, j'ai vu pourtant avec quelque ſurpriſe qu'elle ſe fe-

fait ſouvent accompagner par un jeune homme bien fait & doué d'une phyſionomie fort agréable. J'ai voulu ſavoir qui il était : on m'a répondu d'un air naïf que c'était un couſin très-honnête, Commis d'un riche Négociant. L'amie m'a aſſuré la même choſe ; & tu vois bien que je ne pouvais témoigner aucun ombrage ſans courir riſque de paſſer pour un jaloux qui n'entendait point raiſon. Il m'a donc fallu ſouffrir les viſites de ce couſin, & craindre, ſans oſer le dire, qu'il ne cherchât à rapprocher les degrés de la parenté. Mais je n'ai pas tardé à connaître qu'il ne faut jamais avoir trop de complaiſance, ſur-tout vis-à-vis d'une femme aſſez peu délicate pour en abuſer. Comme je montais aujourd'hui chez Marianne, qui m'avait paru ſi tendre & ſi ſincère, ſon hôte eſt venu

à moi très-poliment, & m'a dit que la Demoiſelle à qui je feſais du bien était partie à la pointe du jour avec ſon couſin, & l'avait chargé de me remettre les clefs de l'appartement. Étourdi de cette nouvelle imprévue, je me ſuis hâté d'entrer chez mon infidelle, ſans avoir la force de proférer une parole, & ma confuſion a égalé ma douleur en ne trouvant que les quatre murailles. — » Cette jeune Demoiſelle » dont vous étiez le protecteur, » avait autant d'ordre que de ſa» geſſe (m'a dit alors l'hôte en ſou» riant malignement); il me paraît » qu'elle emporte tous ſes effets ſans » en oublier aucun, & qu'elle vous » évite l'embarras de vendre ſes » meubles ». — Donnant au diable cet homme & ſes obſervations, j'ai couru, j'ai volé auprès de l'amie de la perfide Marianne. — » Que

» ſignifie

» ſignifie donc un procédé auſſi étran-
» ge, me ſuis-je écrié tout bouillant
» de colère ? Méritais-je une telle in-
» gratitude ? Eſt-ce là l'effet des pro-
» meſſes que vous m'aviez faites ?
» Qu'eſt-elle devenue ? Dans quel
» endroit eſt-elle allée ? Ce mau-
» dit jeune homme a donc l'inſolence
» de me l'enlever ? » — Je l'accablai d'une foule d'autres queſtions ſans lui donner le tems de me répliquer. La diſerète amie, affectant autant de tranquillité que je montrais de trouble & d'agitation, me répondit avec beaucoup de ſang-froid, qu'elle ignorait les projets de mademoiſelle Marianne; que tout ce qu'elle ſavait, c'eſt qu'elle avait pris la route de Paris avec ſon aimable couſin, qui avait pu autrefois lui être étranger, mais qu'actuellement elle les croyait fort proches parens. Voilà tous les éclairciſſemens qu'il m'a été

possible de tirer. J'ai compris trop tard que ces deux femmes étaient deux coquines dont j'aurais dû me défier, & qui ne méritaient qu'un éternel mépris. Mais te l'avoûrai-je, cher de Vriniac ? Ce n'eſt pas ſans efforts que je bannis de ma penſée l'image de l'ingrate Marianne ; tandis que ſa perfidie me révolte, m'indigne, l'idée de ſes attraits enchante encore mon cœur ; je regrette le tems où j'étais ſéduit par ſes fauſſes careſſes ; je me repréſente ſon air ingénu, l'amour & la pudeur qui brillaient dans ſes yeux. Je me dis : Puiſque tout n'eſt qu'illuſion dans le monde, ſoyons trompés avec art par nos maîtreſſes ; mais du moins qu'elles ne nous quittent jamais les premières.

LETTRE XXXI.

SANS le violent désir qui m'agite d'obtenir une place importante, je serais beaucoup plus sensible à l'inconstance de Marianne, que j'avais comblée de bienfaits, & dont je me croyais sincérement aimé. Je dois à cette nouvelle passion le courage avec lequel je supporte une infidélité qui, dans un autre tems, m'aurait accablé de douleur; car j'ai toujours ce cœur tendre qui, jusqu'à présent, a fait mes plaisirs & mes peines; je ne puis concevoir que notre sensibilité devienne moins vive par la suite: hélas! j'aime toujours chaque femme avec autant d'ardeur que j'idolâtrai la première qui fit ma félicité. Mais que je paye cher l'espèce de tranquillité où me

laiſſe maintenant l'amour ! L'ambition dont je ſuis tourmenté me rend ſombre, rêveur, me livre à des inquiétudes cruelles & ſans ceſſe renaiſſantes ; le jour je ne ſonge qu'aux divers moyens que je dois employer, qu'aux chagrins affreux que j'aurais ſi mon attente était trompée ; & la nuit le ſommeil me refuſe ſes douceurs..... Non, les ſupplices de l'Envie, déchirée par le bonheur d'autrui, ſont moins horribles que ceux qu'éprouve un ambitieux. Rien ne peut me diſtraire de l'objet dont je m'occupe, mon fils m'eſt preſque indifférent, tandis que pour lui ſeul je voudrais pouvoir accumuler toutes les dignités enſemble. La ſeule conſolation qu'il m'eſt permis de goûter, c'eſt de me livrer un inſtant aux charmes de l'eſpérance, c'eſt de me flatter d'un heureux ſuccès ; alors

toutes mes peines ſont oubliées. Cette illuſion ſe diſſipe bientôt, les craintes reviennent en foule m'agiter, & mon ſupplice recommence. Ta dernière lettre ajoute encore à mes peines. Tu me dis que l'argent, beaucoup plus que le mérite, élève ſouvent au faîte des honneurs, malgré les bonnes intentions des diſpenſateurs des graces, ſéduits, ſans le ſavoir, par leurs amis, leurs ſecrétaires, & même par leurs valets-de-chambre. Quoi, pour obtenir une place, il faut quelquefois ramper auprès des gens les plus vils! Les difficultés que tu prévois, les indignités auxquelles il faut ſe ſoumettre, ne refroidiſſent point ton zèle, tu me promets de tout ſurmonter ſi je perſiſte dans mes ſentimens. Mais tu crois qu'il eſt du devoir de l'amitié de m'exhorter à renoncer à des projets qui peuvent

troubler le repos de ma vie, & rendre ma ſituation plus triſte, au-lieu de me procurer une brillante fortune. Tes alarmes me prouvent combien tu déſires vivement que nos vœux ſoient remplis. Je ne ſuivrai point tes conſeils, que la crainte de ne pas réuſſir t'engage à me donner; mes vues ſont trop légitimes pour que je les abandonne; enfin, briguons, ſollicitons, quoi qu'il en doive coûter.

LETTRE XXXII.

ON m'informe de toutes les démarches que tu fais pour moi ; je ſais même que tu as dépoſé chez un Notaire une ſomme conſidérable, pour le paiement de la charge que j'ai en vue. Je ne ſuis point ſurpris des nouvelles preuves d'amitié que tu me donnes ; je ſuis ſeulement affligé de ne pouvoir à mon tour te prouver mon attachement. Quand on eſt uni comme nous le ſommes, on n'a qu'une même penſée & qu'une même fortune ; on ne diffère l'un de l'autre qu'en s'efforçant de ſe combler de bienfaits. Par quelle fatalité faut-il que je ne goûte que la douceur de t'être redevable ? Mais je n'abuſerai pas plus long-tems des ſentimens généreux de mon ami, je

vais me joindre à lui pour ſolliciter l'agrément du Miniſtre ; je partagerai tes ſoins & les peines que tu prends à mon égard, je t'empêcherai du moins d'avancer aucune ſomme en ma faveur. Oui, j'y ſuis décidé, je vais me rendre à Verſailles ; ne cherche point à me détourner de ce voyage ; les repréſentations, les inſtances ſeraient inutiles..... C'eſt trop me parer à tes yeux d'une fauſſe vertu : je ſuis moins animé du déſir d'épargner des démarches à ton amitié, qu'emporté par la paſſion qui me domine & fait taire toutes les autres. C'eſt l'envie irréſiſtible d'obtenir la place objet de tous mes vœux, qui me ſubjugue, qui m'entraîne ; je veux avoir au plutôt une réponſe déciſive. Je briguerai les bonnes graces des Commis des Bureaux, j'aſſiégerai le cabinet des miniſtres, je

triompherai de tous les obſtacles, ou je remporterai la triſte ſatisfaction de n'avoir rien à me reprocher. Vois ſi je ſouhaite vivement cette charge, à quelque prix que ce ſoit : je pourrais vivre heureux, mon état & ma fortune me font jouir d'une conſidération flatteuſe ; cependant je quitte une ville où je ſuis chéri, reſpecté, je cours m'enfoncer dans le tourbillon immenſe de la Capitale, où je ſerai à peine connu de quelques perſonnes, & j'achèverai à Verſailles de perdre, pour ainſi dire, mon exiſtence dans la foule des Courtiſans. Ce n'eſt point aſſez de mépriſer toutes ces conſidérations, j'étouffe encore les ſentimens de la Nature ; je m'éloigne de mon épouſe, que j'adore toujours malgré mes infidélités, & je m'arrache d'auprès de mon fils, qui m'eſt plus cher que la vie. Le ſuccès

peut ſeul me juſtifier aux yeux de la raiſon, & me conſoler de m'être long-tems privé des objets de ma tendreſſe, ſi néceſſairement à mon bonheur. Je me dis encore que je vais te voir, que je vais paſſer avec toi des journées entières; & cette idée me fait moins regretter tout ce que je quitte ici. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Comme j'allais plier ma lettre, j'en reçois une qui me remplit d'inquiétudes; elle eſt ſans ſignature, & d'une main inconnue; je te l'envoie, afin que nous en conférions enſemble lors de mon arrivée à Paris. . . . . De quel nouveau malheur ſuis-je menacé? Quel eſt donc cet ennemi ſecret qui s'acharne à me pourſuivre? . . . . . Mais pourquoi m'effrayer de ſa rage impuiſ-

ſante ? S'il pouvoit autre choſe que m'alarmer, il ne m'avertirait pas de tout le mal qu'il ſe propoſe de me faire.

LETTRE XXXIII.

Écrite par un Anonyme, au Comte d'Orabel.

NE te flatte pas que notre haîne ſoit calmée; non, elle veille pour attendre le moment de la vengeance; quelque tardif qu'il ſoit à arriver, la fureur qui nous anime n'en ſera pas moins terrible, & nous déchirerons ton cœur avec un rafinement de cruauté qui prolongera tes peines affreuſes. Ce n'eſt pas à tes jours que nous en voulons, tu ſerais trop heureux de mourir; il faut t'accabler ſous le poids du déſhonneur & de l'infamie; il faut que tu repouſſes avec horreur ce que tu chéris le plus; il faut que tu verſes des larmes de ſang ſur les objets qui

ſont maintenant ta félicité. Frémis, nos projets vont s'effectuer; les pièges ſont tendus, la victime y va tomber, & tu la livres toi-même à nos coups. Agite-toi pour prévenir nos deſſeins; tu ne feras que de vains efforts, & nous verrons avec des tranſports de joie, commencer ton ſupplice. Puiſſe-t'il ſurpaſſer notre attente! Chaque jour, chaque inſtant de ta vie, il renouvellera ſes cruelles angoiſſes; tu te maudiras en pouſſant des cris de déſeſpoir, tandis que nous treſſaillerons d'alégreſſe.

LETTRE XXXIV.

Le Comte d'Orabel à ſa Femme.

Je n'ai qu'à me féliciter de mon voyage, ma chère amie; tout le monde m'a fait ici l'accueil le plus obligeant; les Miniſtres mêmes m'ont dit des choſes très-flatteuſes & m'enchantent par les promeſſes qu'ils m'ont faites. La Cour eſt loin de reſſembler au portrait que de prétendus Philoſophes en tracent tous les jours; c'eſt le ſéjour aimable de la politeſſe & des égards; les prévenances que le reſpect & l'amour engagent d'avoir pour le Monarque; le déſir de s'avancer ou de ſe maintenir; les grâces des Princeſſes, & les jolies femmes raſſemblées auprès d'elles; tout

contribue à donner aux Courtiſans l'extérieur le plus agréable, & cet eſprit délicat qu'on ne devra jamais à la meilleure éducation. Toute grandeur ſe perdant, pour ainſi dire, dans celle du Souverain, la morgue & la fierté ſont bannies de la Cour; un particulier y marche preſque l'égal d'un Duc & Pair, & c'eſt par l'affabilité que les gens titrés de la haute Nobleſſe cherchent à s'y faire connaître. Je ſuis ſeulement ſurpris qu'ils y viennent avec tant d'empreſſement perdre tout l'éclat qui les environne lorſqu'ils en ſont éloignés. Comment les regards ou la faveur du Prince les dédommagent-ils d'une telle privation, ſur-tout lorſque l'ambition ſatisfaite ne leur laiſſe plus de vœux à former? Il ſerait facile de réſoudre cette queſtion, ſi on pouvait croire à l'amitié des Rois ou des Grands.

Je n'aurais eu garde de prendre ce ton sérieux, si j'avais écrit à l'une de ces femmes ordinaires qui ne savent que s'occuper de leur toilette, du jeu, & régler le menu de leurs cuisiniers; je lui parlerais seulement de la pompe & du brillant de la cour, de la beauté des Spectacles & des Pièces nouvelles, des aventures du jour, & des modes qui règnent dans la Capitale; mais je rends trop justice au mérite de ma digne épouse pour l'entretenir de toutes ces futilités. Tu me mandes d'être sans inquiétudes sur la santé de notre cher fils, dont tu es véritablement la mère, puisque tu as voulu le nourrir toi-même. Je ne t'exhorte point à conserver précieusement le gage de notre tendresse mutuelle; mais je te conjure de ménager ta santé, si tu t'intéresses encore au bonheur d'un époux qui a

pu avoir la faibleſſe de rechercher des plaiſirs d'un moment auprès de conquêtes peu eſtimables, mais qui n'adorera pas moins toute ſa vie & tes grâces naïves & tes vertus.

Le baron de Vriniac te préſente ſes hommages : tu ſais que c'eſt un ſecond moi-même.

LETTRE XXXV.

A la même.

Je commence à m'impatienter de ne point voir l'effet des belles promeſſes que j'ai reçues. Voilà deux mois que je vais conſtamment de Paris à Verſailles, de l'audience d'un miniſtre à celle d'un autre ; on me ſourit, on me parle avec bonté, on m'aſſure que j'aurai lieu d'être ſatisfait ; & cependant je ſuis auſſi peu avancé que le premier jour. O Dieu, languirai-je encore long-tems dans une vaine attente ? Quand goûterai-je la douceur de revoir mon épouſe & mon fils, & de vivre tranquillement au milieu de ma famille ? Faudra-t'il que je me condamne à végéter des

années entières dans l'anti-chambre ou le cabinet des illuſtres diſpenſateurs de la fortune? Non, je renoncerais plutôt à mes eſpérances, je maudirais l'ambition & ſes brillantes chimères. J'éprouve le ſupplice de Tantale; avide des honneurs, je crois y toucher à chaque inſtant, & je les vois à chaque inſtant s'éloigner de moi. Hélas! je ne ſuis pas le ſeul qui court après les illuſions d'une grandeur future; les anti-chambres des Miniſtres ſont remplies de gens de tout état, qui s'agitent pour attirer leur attention: les uns ſe contentent d'une parole, les autres d'un regard, ceux-ci viennent ſeulement pour ſe montrer. Ainſi les trois-quarts de la vie ſont employés en pure perte; & c'eſt directement ceux qui en pourraient faire un meilleur uſage qui la conſument à ſolliciter des grâces.

Heureux s'ils ſont doués de la patience néceſſaire ! Quoi, avant de réuſſir dans tout ce qu'on deſire, il faut éprouver des délais, des lenteurs qui vous tuent ! les faveurs de la fortune & celles de l'amour ne s'obtiennent qu'à force de ſoupirs & de ſoins. Je ne puis m'accoutumer à cet uſage cruel, trop contraire aux loix de la Nature ; ſi je ſuis contraint de m'y ſoumettre, je m'en dédommage ſur les moindres choſes qui ne vont point à ma fantaiſie ; tu ſais comme je m'emporte alors, comme je m'indigne, & comme il m'arrive quelquefois de briſer les meubles innocens qui me tombent ſous la main. De Vriniac me conſole d'une attente ſi prolongée ; il ſe morfond avec moi dans l'anti-chambre des Grands aux pieds deſquels je rampe, & je t'avoue que je regarde cette complaiſance rebu-

tante & pénible de ſa part, comme la plus grande marque d'amitié. Je ſuis auſſi diſtrait de mon impatience par les attentions obligeantes que me témoigne un homme très-poli, dont j'ai fait derniérement connaiſſance en ſoupant avec le vieux Préſident, notre allié. Comme cet homme eſt bien en Cour, je lui ai confié le ſujet de mon voyage; & ſes démonſtrations de zèle ont redoublé; il m'a proteſté qu'il me ſervirait de tout ſon crédit. Je le rencontre ſouvent chez les Miniſtres, & je ne puis douter qu'il les preſſe en ma faveur; car après m'avoir affectueuſement embraſſé, il leur parle à l'oreille en me montrant du geſte.

Eſpérons, mon adorable épouſe, j'aurai l'agrément de l'importante charge qui nous comblera de joie & d'honneurs, & nous ne tarderons pas à être réunis pour ne ja-

mais nous ſéparer. En attendant cette félicité ſuprême, amuſe-toi, reçois du monde, ne ſonge à mon abſence que pour faire les honneurs de ma maiſon. Je ſuis charmé que tu ne refuſes point les viſites du Chevalier de Mirecour; il eſt pénétré d'eſtime pour toi, ainſi que toute la ville, & ne pouvait mieux le prouver qu'en te préſentant les deux perſonnes dont tu me fais tant d'éloges. Je ne connais ni cette Dame ni ſon Mari; mais je me réjouïs que tu augmentes ta ſociété, & me propoſe, à ton exemple, de me lier intimément avec l'un & l'autre. Adieu, mon amie; je t'embraſſe un million de fois.

LETTRE XXXVI.

A la même.

LA place eſt accordée, & ce n'eſt point à moi ; cet homme qui me jurait un attachement ſi ſincère, ſur les bons offices duquel je croyais pouvoir compter, cet ami de Cour a obtenu pour lui l'agrément que je ſollicitais avec tant d'inſtances. Devais-je m'attendre à une excluſion ſi humiliante, après l'intérêt que je paraiſſais inſpirer, après toutes les promeſſes qu'on m'avait faites ? Mon étonnement égale ma douleur.

J'ai rencontré l'homme qui m'a indignement trahi ; dédaignant de l'accabler de reproches ; je voulais l'éviter ; il s'en eſt apperçu : juge des mouvemens qui m'ont agité quand je l'ai vu venir

à moi les bras ouverts, en s'écriant: — » Eh quoi, mon cher » ami, vous prenez de l'humeur » pour une choſe toute ſimple! Ignorez-vous que chacun eſt ici pour » ſoi, qu'on ſe deſſert, qu'on ſupplante, ſans ceſſer de s'eſtimer & » de ſe chérir? Défaites-vous donc » de ce ridicule provincial, riez le » premier de ce qui vous arrive; » quelque jour vous en ferez autant » à un autre. Ne boudez pas non » plus contre les diſtributeurs des » grâces; ils ne ſavent auquel entendre; toujours remplis de bonne » volonté, cherchant le mérite qui » ſe cache dans la foule, ils diſtribuent des paroles gracieuſes, donnent des promeſſes qu'ils ne peuvent tenir à tout le monde; & » ce n'eſt pas leur faute ſi j'ai eu le » bonheur d'être meilleur courtiſan » que vous. » — J'ai quitté cet homme

homme faux & perfide ſans lui répondre un ſeul mot, ſans le remercier des nouvelles offres de ſervices qu'il jugeait à propos de me prodiguer. Ah ! je fuirai avec horreur tous ceux qui lui reſſemblent ; & pour trouver la franchiſe, l'aimable vérité, je ne m'éloignerai jamais de la Province. Je n'ambitionnerai plus ni titres ni dignités, je ne ſacrifierai plus mon repos à courir après les faveurs de la fortune ; j'aurai enfin la ſageſſe de me contenter du rang où le ſort m'a placé. C'était à cauſe de mon fils que je briguais une charge plus conſidérable que la mienne, mais il peut vivre heureux avec l'héritage que je lui laiſſerai ; & j'aurai ſoin de lui apprendre qu'on doit ſavoir borner ſon ambition. C'eſt toujours une funeſte expérience qui m'inſtruit : que j'envie le bonheur du Philoſo-

phe, s'il peut y en avoir de nos jours, qui connaît tout le danger des paſſions, ſans en avoir été l'eſclave !

Une humeur ſombre me domine ; je ſuis ſeul, livré à moi-même : Vriniac eſt contraint de ſuivre ſon oncle à la campagne. Pour répandre la joie dans mon âme, je vais quitter une ville où l'on s'ennuie au milieu des ſociétés les plus nombreuſes, où les amis vous trompent & vous trahiſſent : que doivent donc faire les femmes ? Je vais me hâter de voler auprès de mon épouſe. Qu'il me tarde de la revoir, cette chère compagne, & de reſſentir la douce émotion que j'éprouvais en recevant les tendres careſſes de mon fils !

LETTRE XXXVII.

Au Baron de Vriniac.

O MON AMI! lis l'étonnante aventure qui vient de m'arriver ; elle éternise dans ma mémoire la veille de mon départ de Paris. Ayant besoin de me distraire de mes tristes réflexions, j'ai été revoir hier le magnifique Opéra d'*Armide*. Afin de n'être point obligé d'attendre pendant une heure mon carosse, j'avais ordonné à mon cocher de rester auprès de la barrière des Sergens. Comme je sortais du Spectacle enchanteur qui venait d'exciter mon admiration, & que, seul & à pied, je descendais la rue Saint-Honoré, encore rempli de ce trouble voluptueux qu'il doit faire naître dans tous les cœurs tendres, une

de ces ſirènes dangereuſes, dont l'état eſt de ſéduire les paſſans peu délicats par des agaceries indécentes, me prit tout-à-coup par la main, & me pria de la ſuivre. L'obſcurité m'empêchant de bien diſcerner ſes traits, & mes ſens diſpoſés à s'enflammer, triomphant de ma faible raiſon, je me perſuadai que la Nymphe qui me feſait de pareilles avances était une des plus belles perſonnes de la Capitale, que l'infortune contraignait, peut-être pour la première fois de ſa vie, à franchir toutes les bornes de la pudeur. En proie à ces idées agréables & trompeuſes, & cependant honteux de ma foibleſſe, je me laiſſai entraîner au fond d'une allée, & montai en tremblant ſur les pas de mon guide, un eſcalier étroit, qui me conduiſit enfin dans une petite chambre très-mal meublée,

Je fixai alors la Beauté qui voulait recevoir mon hommage : que devins-je en reconnoissant Mariamne, cette ouvrière si vertueuse à Bordeaux, que j'avais séduite, & qui était disparue avec un jeune homme ! Je n'ai pas eu plutôt jetté les yeux sur elle, que j'ai poussé un grand cri, & que je suis demeuré immobile de confusion & de douleur, en voyant l'état affreux où cette infortunée est réduite. Pour elle, loin que mon aspect imprévu lui fit la moindre peine, elle s'est mise à éclater de rire, en s'écriant que la rencontre était plaisante, qu'elle ne se serait jamais imaginée me trouver à Paris. Ses ris bruyans ne finissant point, je lui ai dit que j'étais infiniment touché de sa situation, & ne pouvais concevoir comment, après avoir été si sage, elle en était venue jusqu'à ne plus même garder les apparences de la

vertu. — » Oh ! ne me faites point » de ſermon, a-t'elle interrompu, » en continuant de ſe livrer à ſa » gaîté folle ; je ne comprendrais » rien à toute votre morale ; elle » ne produirait d'autre effet que » de me cauſer un ennui mortel ; » & une fille de ma ſorte doit être » toujours de bonne humeur. Si j'a- » vais à Bordeaux tant de peine à » vivre en gagnant douze ſous cha- » que jour par un travail aſſidu, » que ſerait-ce donc à Paris où » tout coûte ſi cher ? D'ailleurs, » je me ſuis accoutumée à ne rien » faire, & à me mettre avec co- » quetterie : ainſi vous voyez que » je dois ſouvent chercher des ado- » rateurs qui me paient généreuſe- » ment. Mais je ne ſuis point de ces » créatures avilies parvenues au » dernier dégré du vice ; c'eſt avec » bienſéance que je fais mon inno-

» cent commerce. Je me ſuis un
» peu écartée aujourd'hui de ma
» façon d'agir, parce que l'argent
» m'a manqué. Je me promène or-
» dinairement deux ou trois fois par
» jour dans Paris, un petit carton
» ſous le bras, comme ſi j'allais por-
» ter de l'ouvrage, ou bien je vais
» pour mes trente ſous à l'un des
» Spectacles du Boulevard; lorſ-
» qu'on m'adreſſe quelque propos
» galant, ce qui ne manque guère
» d'arriver, j'y réponds d'un air
» honnête; la converſation s'enga-
» ge, & je conſens enfin à mener
» chez moi l'homme que j'ai char-
» mé, qui s'imagine bonnement
» être en bonne fortune, & me
» paie en conſéquence de l'idée
» favorable que j'ai l'adreſſe de lui
» inſpirer. Par ce moyen irréprocha-
» ble, je mène une vie très-aiſée,
» & j'ai encore l'agrément de faire

» quelquefois des préſens à mon » ami." — J'ai demandé alors à Marianne ſi elle avait toujours le Commis du Négociant. Elle m'a repliqué qu'après avoir vécu quelque tems à Paris avec elle, tant que ſon argent avait duré, il l'avait quittée un beau matin ſans lui dire adieu, & que depuis le départ de cet inconſtant, elle s'était appliquée à lui donner des ſucceſſeurs, attendu qu'il n'y a que le premier pas qui coûte, & que je l'avais accoutumée à ne point préférer une vertu ſtérile aux plus doux des plaiſirs. — » Mais vous vous faites illuſion, me ſuis-je écrié; on eſt » auſſi mépriſable d'amener chez » ſoi un homme qui nous parle » dans la rue ou au Spectacle, que » ſi on avait été la première à lier » converſation avec lui: j'en appelle » aux remors qui vous tourmen-

» sent souvent malgré vous-même.
» N'en doutez pas, vous seriez plus
» heureuse, en vivant du travail de
» vos doigts; la satisfaction que
» vous auriez, vous dédommage-
» rait de l'aisance momentanée dont
» il faudrait vous priver. C'est com-
» me vous qu'ont commencé la plu-
» part des filles sans pudeur; vous
» serez bientôt réduite à les imi-
» ter. — Ma foi, tant pis pour vous
» (a repris l'infortunée Marianne,
» en redoublant ses éclats de rire),
» tant pis pour vous si je fais mal;
» sans vous j'aurais eu la simplicité
» d'être toujours sage; vous devez
» donc porter la peine de ma pré-
» tendue faute ». — Ces derniers
mots m'ont percé le cœur; j'ai
donné tout l'or que j'avais dans ma
bourse à cette créature malheureu-
se, d'autant plus digne de pitié,
qu'elle ne sentira combien son sort

eſt déplorable, que lorſqu'elle éprouvera les horreurs de la miſère & l'infâmie que traîne toujours à ſa ſuite la vile débauche. Je me hâtai de regagner mon caroſſe, afin de laiſſer un libre cours à mes larmes..... C'eſt moi qui l'ai conduite au comble du libertinage ; hélas ! je ſuis l'unique cauſe de ſon opprobre & des maux affreux qui vont effacer ſes charmes, & abréger ſa jeuneſſe. Si je n'avais corrompu ſon innocence, la vertu l'eût récompenſée, elle aurait trouvé un mari digne d'elle, & ſerait devenue une reſpectable mère de famille. Que de reproches n'a point à ſe faire un Séducteur..... O que le remors me punit d'avoir ôté à cette fille infortunée le tréſor qu'elle poſſédait dans ſa pauvreté ! l'amour de la Sageſſe.

LETTRE XXXVIII.

ME voilà dans le ſein de ma famille; enchanté du bonheur paiſible que j'éprouve, je me compare au Marin qui aborde enfin le rivage après avoir été long-tems en bute à une mer orageuſe. Mon fils jouït d'une ſanté parfaite, qu'il n'aurait peut-être point s'il avait été confié à une Nourrice mercenaire. Il paraît avoir le double de ſon âge; & mon eſtimable épouſe s'embellit des ſoins qu'elle lui donne. Que ne peux-tu la voir, tenant ſon enfant entre ſes bras, lui ſourire, me regarder enſuite tendrement, & me rendre toutes les careſſes qu'elle en reçoit? Le Chevalier de Mirecour jouït ſouvent de ce ſpectacle délicieux; il en eſt attendri,

& s'écrie qu'il lui fait connaître tout le prix d'un amour légitime. Je n'ai point encore vu l'amie que ma femme a faite pendant mon abſence; elle eſt en campagne avec ſon mari, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre; & comme ils ne font que peu de ſéjour à la ville, il n'eſt point aiſé de les joindre. D'après ce que m'en a dit ma femme, il me ſemble les avoir autrefois rencontrés quelque part, mais leur nom m'eſt abſolument inconnu. Le Chevalier ne ceſſe de me faire l'éloge de ces deux perſonnes, & me promet beaucoup d'agrément dans leur ſociété. Ainſi tout contribue à me rendre heureux. Je ne le ſuis pourtant pas encore; l'idée de Marianne, plongée dans l'ignominie du vice, me pourſuit & m'accable. Que ton ſort eſt digne d'envie, ô mon cher de Vriniac! Accoutumé dès

ton enfance à triompher de tes paſſions, doué des plus belles qualités de l'âme & de tous les dons de la Nature, tu goûtes un bonheur pur, inaltérable; tu ne laiſſes agir la ſenſibilité de ton cœur qu'en faveur des infortunés, & que pour chérir la Beauté vertueuſe qui va bientôt devenir ton épouſe. Tes jours s'écouleront dans une félicité que rien ne troublera jamais; & moi, toujours agité en courant après de faux plaiſirs, je ſerai ſans ceſſe en proie aux chagrins, aux remors.

LETTRE XXXIX.

COMMENT oſerai-je te faire l'aveu de ce qui ſe paſſe dans mon cœur ? ... Mais quelle conſidération doit m'arrêter, quand j'ai rougi ſi ſouvent devant toi, quand je mérite les nouveaux reproches de l'amitié juſtement indignée ? Nous avons ici une Actrice qui réunit les grâces les plus ſéduiſantes aux talens les plus diſtingués ; ſon port majeſtueux, la régularité de ſes traits, ſes grands yeux noirs pleins d'une douce langueur, le ſon touchant de ſa voix, charment tous ceux qui la voient, & l'entendent. Mais quelle émotion n'éprouvent-ils pas quand elle exprime avec toute la vérité poſſible l'amour d'Hermione, les ſen-

timens de la tendre Zaïre ? Eſt-il un cœur aſſez inſenſible pour ne pas ſouhaiter de lui inſpirer les paſſions qu'elle rend avec tant de naturel ? Ah ! c'eſt avoir trop d'empire ſur les hommes, que de réunir à la beauté l'attrait non moins puiſſant des talens. A ces avantages précieux, elle en joint un autre encore plus eſtimable, celui de paſſer pour être ſage. M'était-il poſſible de réſiſter à tout ce qu'on admire & qu'on adore ! Je me ſuis efforcé pourtant de combattre le penchant qui m'entraîne vers une perſonne auſſi accomplie. A peine me ſuis-je apperçu de l'impreſſion trop vive qu'elle faiſait ſur mes ſens ; que je me ſuis dit qu'il falloit éviter les occaſions de la revoir. Mais un aſcendant impérieux m'a ramené malgré moi au Spectacle, où je ne me croyais at-

tiré que par la beauté des Pièces. J'ai connu le motif qui me conduisait en observant que mes yeux & mon attention n'étaient que pour l'adorable Actrice, que j'éprouvais un ravissement inexprimable, lorsque j'entendais les applaudissemens qu'on lui prodigue avec enthousiasme; j'ai cherché alors à découvrir en elle quelque défaut qui la rendît moins intéressante: cet examen sévère ne me l'a fait paraître que plus digne de mon attachement. Comme il est à présumer, me suis-je dit, qu'elle ne possède point toutes les perfections, sans doute qu'elle n'a que peu d'esprit; assumons-nous qu'il lui manque cette qualité essentielle, sans laquelle les grâces n'ont qu'un éclat passager; & je triompherai des sentimens qu'elle m'inspire. D'après cette résolution, je me suis placé sur le théâtre, & j'ai lié conver-

ſation avec elle dans les couliſſes ; quelle a été ma ſurpriſe & ma joie ! Son eſprit eſt égal à ſes attraits & à ſes talens. Eſt-il donc poſſible de ne pas l'adorer ? Non, je ne puis réſiſter à tant de charmes, puiſqu'un ſeul ſuffirait pour mériter mon hommage. Les femmes les plus dignes d'être aimées n'ont ordinairement que de la beauté avec un eſprit ſuperficiel ; c'eſt beaucoup quand un peu de muſique fait paraître leurs qualités moins frivoles ; la divine Adélaïde les ſurpaſſe toutes ; elle eſt chérie, admirée de la France entière, tandis que ſes rivales ne peuvent l'être que dans leurs Sociétés ou dans quelques cercles. Les Femmes que mon cœur idolâtra m'ont trompé, trahi : il eſt peut-être réſervé à une Comédienne de me prouver que ſon ſexe peut quelquefois être capable de conſtance. N'a-t'on pas

ſouvent trouvé dans ſon état toutes les vertus que le préjugé lui refuſe ? Je ſais les précautions auxquelles mon rang m'oblige ; je dois dérober aux yeux du Public la connaiſſance de mes amuſemens, de mes paſſions, comme ſi les plaiſirs n'étaient pas néceſſaires pour rendre les devoirs plus agréables. Mais le myſtère donnera à mon bonheur un charme bien plus piquant. Adélaïde met trop de bienſéance dans toutes ſes actions, pour vouloir m'afficher & perdre en même tems que moi l'eſtime générale dont nous jouïſſons l'un & l'autre..... Mais ſi elle allait dédaigner l'offre de mon cœur!..... O ciel! quel ſerait mon déſeſpoir ſi je n'éprouvais que ſon indifférence!..... Mon cher de Vriniac, ton ami te paraît-il encore coupable ? Suſpends tes reproches, ſois même aſſez indulgent pour le

plaindre : il eſt aſſez puni par la crainte ſeule de ne pouvoir plaire au digne objet de ſa tendreſſe.

LETTRE XL.

Sois ſans inquiétudes ; je n'ai tardé à t'écrire que parce que j'étais entièrement livré à la paſſion qui ſubjugue toute mon âme ; je voulais que ma première Lettre t'apprît l'excès de mon bonheur, ou l'inutilité de mes tentatives. Au-lieu du déſeſpoir que je redoutais, je nage dans l'ivreſſe ! mes vœux ſont ſurpaſſés ; je ſuis certain d'être aimé d'une perſonne au-devant de qui volent tous les cœurs. Ah ! que la moindre partie de ma félicité pourrait faire d'heureux ! Eſt-il un ſeul de ceux qui l'applaudiſſent chaque jour avec tranſport, qui ne donnât ſa vie pour poſſéder un inſtant ma chère Adélaïde ? Mais que de peines & de ſoins m'a coûté

cette félicité qui va faire les délices de ma vie ! Je me suis présenté chez elle un matin ; l'ayant trouvée seule, je lui ai déclaré mes sentimens & offert des dons considérables. Elle m'a répondu modestement, qu'elle ne suivait point l'exemple de la plûpart des personnes de son état, qu'elle s'était toujours proposé de résister à la séduction, & de défendre sur-tout son cœur contre les charmes de l'amour. J'ai demandé la permission de lui faire secrètement quelques visites, & j'ai promis de respecter sa sagesse. Après bien des difficultés, elle a consenti que je vinsse la voir sans éclat. Plus enchanté de cette première faveur que de toutes celles dont mes différentes maîtresses m'ont comblé, j'ai fait acheter sous main de très-beaux diamans, que je lui ai envoyés par mon valet-de-chambre,

garçon dont je connais l'extrême discrétion. Mais l'adorable Adélaïde, refusa mon présent, & m'écrivit que je rendrais par la suite plus de justice à sa délicatesse. Enfin, que te dirai-je ? au bout de plusieurs jours d'instances, de soins, de sermens, de prières, elle accepta mon cœur & mes faibles dons. L'intérêt ne fut jamais le guide qu'elle suivit ; elle m'a protesté qu'elle ne consulte que son goût, & ne cède qu'à la tendresse : Je ne puis douter qu'elle ne soit sincère. Aussi sa fortune est-elle très-médiocre ; ce qu'elle gagne ne suffisant qu'à peine à son entretien. Mais quoiqu'elle m'ait confié sa triste situation, elle ne veut point absolument que je lui fasse un sort plus convenable. C'est avec toutes les peines du monde qu'elle a consenti à recevoir une somme dont il m'a paru qu'elle

avait beſoin pour payer des dettes preſſantes. Tant de déſintéreſſement n'achève-t'il pas de la rendre digne de mon amour ? Enfin, je ſuis véritablement heureux, & mon bonheur eſt augmenté par le tien. Le jour approche où tu ſeras uni avec l'objet de ta vertueuſe tendreſſe. Ce n'eſt pas aſſez pour toi d'être la conſolation de tes parens, tu vas faire encore la félicité d'une autre famille, ainſi que de ton épouſe & des enfans qui te devront l'être.

LETTRE XLI.

Mon illuſion n'a pas duré long-tems ; Adélaïde eſt une créature mépriſable ; elle joue chez elle le ſentiment de même qu'au Théâtre. Je viens de découvrir les étranges bontés qu'elle a pour ſon Coiffeur. J'ai voulu ce matin lui rendre une petite viſite, ſeul & à pied, ſelon ma coutume ; ſans doute que je ſuis arrivé un peu plutôt qu'elle ne m'attendait ; car, entrant précipitamment ſans écouter la femme-de-chambre qui tâchait de me retenir, j'ai vu ſortir un homme du lit de mon Héroïne, & j'ai reconnu à ſes habits couverts de poudre, le noble état de mon rival. Il m'a paru que je devais rire de l'aventure. — « Qu'apperçois-je, ma princeſſe,

« me

» me ſuis-je écrié, ſerait-ce l'un
» de vos confidens ? — Ce que vous
» voyez, Monſieur, doit faire mon
» éloge (m'a répondu la tendre Adé-
» laïde d'un ton théâtral ;) vous
» ſerez certain que je n'ai point la
» fierté ridicule des Reines de cou-
» liſſes, puiſque j'admets dans mon
» lit un héros ſubalterne. Mais je
» mérite encore votre eſtime par
» une autre conſidération. Vos Da-
» mes du grand monde s'abaiſſent
» ſouvent à prodiguer leurs faveurs
» à des laquais ; moi, je ne deſcends
» point de mon état, je goûte dans
» mes amours les charmes de l'éga-
» lité, ſans laquelle il n'y a que des
» plaiſirs imparfaits. Celui que je
» favoriſe actuellement eſt coiffeur,
» j'en conviens ; mais avant d'ê-
» tre Comédienne j'étais femme-de-
» chambre : je ne déroge donc
» pas, & ma conduite eſt moins re-

» préhenſible que celle de beau-» coup de Dames qui me regardent » avec dédain. » — Ne ſachant trop que répondre à cette ſingulière apologie, je me ſuis retiré en feſant une profonde révérence.

Mais à l'eſpèce de tranquillité que j'éprouvais, a ſuccédé la douleur la plus vive. Quelle fatalité me pourſuit (me ſuis-je dit en répandant quelques larmes!) Je ne puis donc me livrer à ce ſentiment que la Nature rend ſi impérieux, quand on ne s'accoutume pas de bonne-heure à en triompher, je ne puis donc aimer ſans trouver des femmes fauſſes & perfides! Ah! quand on a le cœur trop tendre, qu'on déſire un attachement durable, il faut bien ſe garder de former aucune inclination, ſi l'on ne veut être l'homme le plus malheureux... Mais que dis-je! n'ai-je pas le bonheur de la poſſéder,

cette femme rare & fidelle ? Je cherche ce que j'ai trouvé en mon épouſe ; grâces, vertus, amour, ſont réunis en elle, & mes maîtreſſes ne m'en ont offert que l'apparence. Je reviens enfin de mes longues erreurs, mon épouſe aura ſeule toute ma tendreſſe, comme elle a toute mon eſtime.... O mon ami ! que de peine & de remors je me ſerais épargné, ſi j'avais eu ta vertu.

Un inſtant plutôt j'aurais rencontré chez Madame d'Orabel l'amie dont elle m'a tant parlé ; elle venait de s'en aller quelques momens avant mon arrivée. Il ſemble que cette dame & ſon mari ayent pris à tâche de me fuir ; car n'eſt-il pas ſingulier que l'un & l'autre n'ait encore pu me joindre, & qu'ils ne ſoient jamais chez eux quand je me préſente pour les voir ? Les circonſtances fortuites qui nous éloi-

gnent juſqu'à préſent, ne leur ont pas même permis de venir chez moi, depuis mon retour de Paris. Ma femme m'a dit que cette intime amie l'avait menée pluſieurs fois chez une Dame de ſa connaiſſance, qui avait des filles charmantes, & qu'on avait fait la partie de nous y donner à ſouper au premier jour. Je m'y rendrai pour lui faire plaiſir ; mais quelques belles perſonnes que le haſard me préſente dorénavant, je te promets de ne point paſſer à d'autre ſentiment qu'à celui de l'admiration.

LETTRE XLII.

AH, mon ami! que je cache dans ton ſein ma honte & mon déſeſpoir.... Les larmes me ſuffoquent..... Elles coulent en abondance, & tu vois qu'elles ont preſque effacé ces lignes..... Mais eſt-ce des pleurs que mon horrible ſituation demande?..... Le ſang doit couler pour réparer mon outrage.... Malheureux! c'eſt à moi de ceſſer de vivre, je mérite cette perfidie affreuſe, j'étais indigne & du bonheur d'être aimé & de la félicité que je me propoſais en n'adorant qu'elle ſeule.... La mort terminera tout ce que je ſouffre.... Mais je veux confondre ma criminelle épouſe, je veux arracher le jour au ſcélérat qui me déshonore.

Tu frémis de mes fureurs. Hélas ! ne ſont-elles pas légitimes quand je ſuis certain qu'une femme qui m'était ſi chère, que j'allais aimer uniquement, cachoit ſous l'apparence de la vertu toute la dépravation de ſon ſexe ? Le mari de ſa nouvelle amie eſt le miſérable qui porte l'opprobre dans ma maiſon. Je ſuis réduit à ne pouvoir douter de mon infortune.... Tu ſais que mon cœur fut toujours à elle, quoique le goût des plaiſirs m'ait entraîné à former des liaiſons qui n'avaient pour but qu'une diſſipation que je croyais néceſſaire..... Je connais combien étaient injuſtes les reproches que je m'en feſais ; non ſeulement j'avais raiſon de lui être infidèle, je devais même la haïr.... Tu me découvres de triſtes vérités, lettre funeſte tombée entre mes mains, adreſſée à la parjure, qu'un

Laquais m'a remis ſans en prévoir les conſéquences. N'imaginant point l'odieux myſtère qu'elle allait me découvrir, je l'ai décachetée.... Tu la liras, mon ami, & tu partageras les mouvemens qui m'agitent. J'ai couru auſſi-tôt à l'appartement de cette femme ſi fauſſe & ſi adroite à cacher ſa perverſité; on m'a dit qu'elle venait de ſortir dans le moment. Je l'attends avec des impatiences de rage qui me font trouver ma vengeance bien lente. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Mirecour vient d'arriver, il a reculé de ſurpriſe en jetant les yeux ſur moi : — « O Dieu ! s'eſt-il écrié, » que ſignifient votre pâleur & ces » yeux égarés ? » — Je lui ai montré la Lettre fatale, ſans avoir la force de parler, mais obſervant le

changement de ſon viſage : il l'a parcourue quelques minutes ; & s'élançant hors de ma chambre, il m'a crié que le crime allait être puni de tant d'horreurs ; j'ai voulu le retenir, mais il m'eſt échappé, je l'ai vu courir dans la rue comme un furieux. Je l'aurais ſuivi, ſi je n'attendais impatiemment mon hipocrite épouſe.... La duplicité peut donc être réunie avec l'air de candeur & d'innocence !..... Pourquoi cette fuite précipitée du Chevalier ? N'annonce-t'elle pas qu'il abuſoit de ma confiance, & que je fus la dupe d'un complot ourdi pour mieux me déshonorer ?... Je les forcerai de s'expliquer, & il ſera une des premières victimes que j'immolerai dans ma rage.....

.....

La meſure du crime eſt comblée...

Comment t'exprimer l'infâmie de celle que je n'oſe plus nommer mon épouſe! Qui l'aurait cru? Ce n'eſt qu'une vile proſtituée.... Elle va ſecrètement chaque jour dans une de ces maiſons conſacrées à la débauche. Un billet anonyme m'inſtruit de toutes ces abominations.... Adieu, je cours poignarder l'infâme.... Je t'envoie cette Lettre écrite dans le plus grand déſordre, & qui ſera ſûrement la dernière que tu recevras de moi; car pourrai-je ſurvivre à tant d'atrocités?

LETTRE XLIII.

(*Adreſſée par un M. d'Argon à Madame d'Orabel, & dont il eſt parlé dans celle du Comte.*)

MA CHÈRE AMIE,

Vos craintes ſont mal fondées, je ne changerai jamais : ce n'eſt point une belle perſonne comme vous qui trouve des inconſtans ; & les plaiſirs dont vous me comblez ſont trop délicieux pour que j'en puiſſe perdre le ſouvenir, & deſirer une autre amante. Je le répète encore, vous ſerez toute ma vie l'idole de mon cœur, ma ſeule divinité. Mais prenez garde ſur-tout que ma femme ne ſe doute jamais

de notre mutuelle intelligence; elle eſt très-jalouſe; & quoique votre amie, elle pourrait faire un éclat dont les ſuites ſeraient de nous perdre. D'ailleurs, elle n'eſt pas ſi confiante que votre mari; elle n'aurait garde d'être ſi ſimple que de donner dans une ruſe pareille à celle qu'imagina le Chevalier de Mirecour, afin de vous faire paſſer, dans l'eſprit de ce crédule époux, pour un phénix de ſageſſe; il était facile de ſe douter que vous aviez été prévenue, qu'on vous avait fait votre leçon, & que vous ſaviez que le jaloux vous voyait & vous entendait. Mais, par bonheur pour les amans, meſſieurs les maris ne devinent pas tous les expédiens qu'on met en uſage pour les tromper. J'ai ſouvent bien ri de celui-ci avec le Chevalier, & je vous fais très-bon gré de ne m'en avoir point fait myſtère. Je n'aurais pas aujourd'hui la fa-

tisfaction de m'entretenir un instant avec vous par écrit, si je ne pensais qu'il est nécessaire de vous informer, ma belle & tendre amie, que demain il me sera possible de vous voir à l'heure accoutumée, pendant que votre mari vaquera à ses graves fonctions. J'avais cru que notre félicité serait retardée d'un jour ; mais j'ai levé tous les obstacles. Ainsi demain vous reverrez dans vos bras le plus tendre & le plus heureux Amant,

D'ARGON.

BILLET ANONYME,

(Dont il eſt fait mention dans la Lettre du Comte d'Orabel.)

QUELQU'UN qui prend à vous, Monſieur, & à votre maiſon un intérêt particulier, croit devoir vous inſtruire d'une choſe que vous ignorez, quoiqu'elle ſoit connue de toute la ville. Apprenez que Madame votre épouſe ſe rend preſque tous les jours dans un mauvais lieu, ſitué ſur les Foſſés, & tenu par la nommée Huguetin. Comme elle met beaucoup de ſecret dans cette démarche indécente, elle s'imagine qu'elle n'eſt ſue de perſonne; mais elle ſe trompe. Vos yeux pourront ſe vaincre de la vérité de ce que je vous dis; je viens de l'y voir entrer en chaiſe à porteurs; elle y reſte environ une heure : il ne

tient qu'à vous de l'y ſurprendre. Comme celui qui accuſe, même quand il a raiſon, doit toujours craindre que le coupable ne parvienne à ſe juſtifier, je penſe qu'il eſt à propos de vous taire mon nom; mais je n'en ſuis pas moins votre ſerviteur.

LETTRE DERNIÈRE.

Le Comte d'Orabel au Baron de Vriniac.

JE me hâte de t'apprendre le dénoûment du complot le plus noir qu'ait jamais machiné la perverſité humaine. Muni de deux piſtolets, j'arrivai promptement à la maiſon habitée par le libertinage effréné. Des porteurs de chaiſe qui me virent entrer, me dirent d'un air railleur : — » Dépêchez-vous, nous » venons de conduire là-dedans un » friand morceau ». — La maîtreſſe de cet indigne aſile s'avança au-devant de moi, & me demanda, d'une voix émue, ce que je ſouhaitais ? Je répondis que je voulais avoir un entretien particulier avec la jeune

Dame qu'on lui amenait depuis quelque tems. Alors le monſtre s'efforça de me faire un ſouris gracieux, & me pouſſant contre une petite porte, me dit de l'ouvrir, puiſque j'étais ſans doute l'amant de cette jolie perſonne. J'apperçus ma femme tranquillement aſſiſe auprès d'une fenêtre; loin d'être effrayée de mon aſpect, elle vint à moi les bras ouverts; je reculai d'horreur, & la regardant avec des yeux où la fureur était peinte: — » Je devrais, » lui dis-je, terminer tout de ſuite » des jours que vous déshonorez; » mais je veux ſavoir comment » vous êtes devenue aſſez crimi» nelle pour fréquenter ſans honte » des maiſons auſſi mépriſables que » celle-ci. — Quel étrange langage, » s'écria Madame d'Orabel! Pou» vez-vous avoir de tels ſoupçons » ſur votre épouſe? J'ignore où je

» fuis ; je n'y ſerais point venue, » ſi l'on ne m'y avait conduite » — ..... Dans ce moment un grand bruit ſe fit entendre ; je vis accourir le Chevalier de Mirecour, qui me criait d'arrêter, de ceſſer d'outrager la vertu même. — » Vous êtes vengé, ajouta-t'il, de » votre cruel ennemi, de d'Argon, » ce ſcélérat ; il ne vous reſte plus » qu'à punir la furie qui avait juré » votre perte. C'eſt lui qui m'a ap- » pris que vous étiez dans cette » maiſon, près de laquelle je l'ai » trouvé & l'ai forcé de mettre l'é- » pée à la main ; venez le voir » noyé dans ſon ſang, venez en- » tendre de ſa bouche l'aveu de » ſes crimes ». — A ces mots, une femme ſortit d'une chambre voiſine, en s'écriant : — « O ciel ! mon » mari ſerait ſur le point de perdre » la vie ! » — Je la regarde, & je re-

connais en elle ma première maîtresse, celle que je voulais épouser malgré ses perfidies, & à qui j'avais gagné au jeu, sans le vouloir, des sommes considérables ; elle se précipite sur l'escalier, nous la suivons tous, nous arrivons dans la rue ; un spectacle affreux s'offrit à mes regards : un homme, luttant contre les approches de la mort, était étendu sur le pavé, son sang coulait à longs flots. A cette vue, Madame d'Argon, car c'était elle-même, pousse des cris, s'arrache les cheveux, & s'élançant tout-à-coup sur l'épée de son mari, qui était encore à terre, elle s'en saisit & se perce le cœur, avant qu'on ait pu prévoir son action désespérée ; elle tombe en proférant ces mots : — « Puisque je n'ai pu goûter » les douceurs de la vengeance, il » ne me reste qu'à mourir. — Je

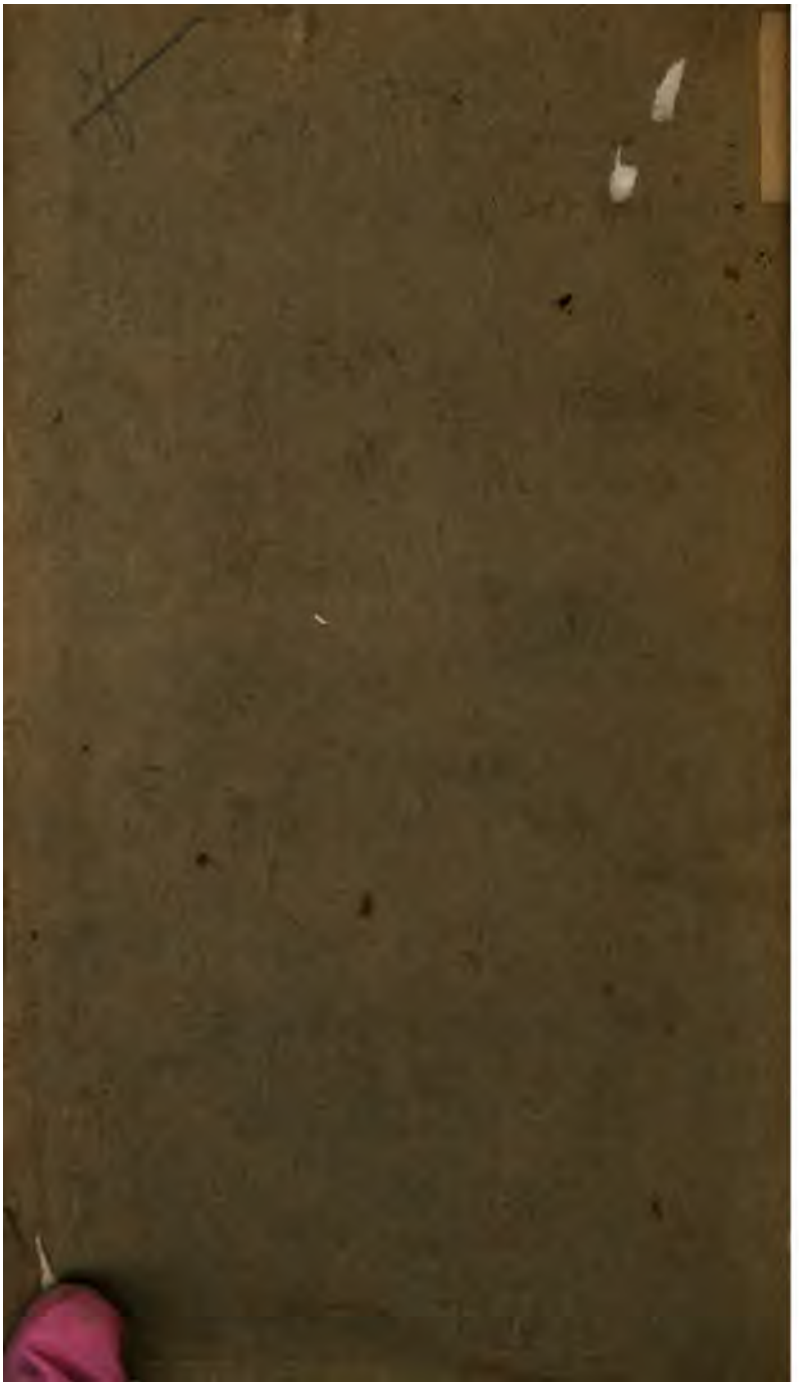
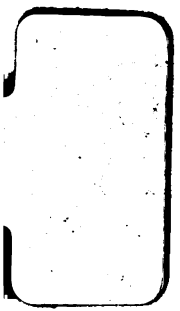
» vois que le ciel eſt juſte (me dit alors le malheureux d'Argon d'une voix éteinte); « il fait ſouvent triom-» pher l'innocence. J'ai eu la coupa-» ble faibleſſe de ſervir la haîne d'une » femme qui ſe croyait mépriſée par » vous; & je péris, ainſi qu'elle, à » la fleur de mon âge : le ciel eſt juſte. » Votre mariage redoubla la fureur » de votre ennemie. Nous réſolûmes » de ſéduire ou de faire paraître cri-» minelle l'épouſe dont toute la ville » atteſtait la vertu; le voyage que » vous fîtes à Paris nous parut favo-» rable à notre deſſein. Le haſard nous » procura la connaiſſance du Cheva-» lier de Mirecour, & nous l'enga-» geâmes à nous introduire chez vous » pendant votre abſence. Dans l'ad-» miration que lui inſpirait la ſageſſe » de Madame d'Orabel, il nous conta » l'épreuve que vous en aviez faite; » & je me promis d'empoiſonner ce

» trait estimable. Après avoir recom-
» mandé à la Huguetin de ne point
» paraître ce qu'elle est, & lui avoir
» promis une grande récompense de
» la part d'un homme qui ne pouvait
» voir que chez elle une Dame dont
» il était amoureux, ma femme amena
» votre épouse innocente dans l'odieuse
» maison où vous l'avez trouvée. Afin
» de vous disposer à croire Madame
» d'Orabel capable des plus grands
» excès, je vous fis parvenir, com-
» me par la mal-adresse d'un valet,
» une Lettre que je paraissais lui
» écrire; je vous ai ensuite envoyé
» le billet anonyme qui devait frap-
» per les derniers coups, & que
» vous avez reçu dans le moment
» où la victime que nous voulions
» déshonorer, se livrait avec sécu-
» rité entre nos mains. Ma femme
» devait venir me joindre dès que
» sa vengeance serait assurée, & nous

» nous propoſions de quitter pour tou-
» jours Bordeaux. Mais Dieu a fait
» retomber ſur nous notre propre mé-
» chanceté. » En achevant ces mots, ce miſérable expira dans les convulſions du déſeſpoir.

Eh bien, mon cher de Vriniac, voilà donc les horreurs que j'ai cauſées ! ſi j'avais toujours été attaché à mes devoirs, à la gloire de me diſtinguer dans mon état, je n'aurais point eu de maîtreſſes & les deux perſonnes que je viens de voir périr ſi miſérablement, auraient vécu ſans crime ; elles ſeraient peut-être fortunées. Que de maux j'aurais évités à moi & à quelques victimes de mes funeſtes penchans, ſi j'avais connu tout le prix de la vertu !... Mais c'en eſt fait, j'ai rompu les indignes liens qui m'attachaient au vice, je vais m'occuper à faire oublier à mon épouſe que,

dans l'erreur de mes ſens, j'ai pu aimer d'autres femmes qu'elle. Tu me marques qu'avant qu'il ſoit peu, tu viendras te fixer à Bordeaux; avec la digne compagne que tu t'es choiſie. Ton exemple achèvera de me faire chérir la Sageſſe. Tu n'as jamais ceſſé d'être heureux; & moi, vil eſclave des paſſions, j'ai couru, pendant les plus beaux jours de ma vie, après le fantôme du bonheur, ſans ſonger que la vraie félicité n'eſt que le partage d'une conduite irréprochable.

Fin de la ſeconde & dernière Partie.

0.03.55